

Le Petit Journal

Le Petit Journal
CHAQUE JOUR - 6 PAGES - 5 CENTIMES

5 CENTIMES

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

5 CENTIMES

ABONNEMENTS

Administration : 61, rue Lafayette

Le Supplément illustré

CHAQUE SEMAINE 5 CENTIMES

Le Petit Journal Militaire, Maritime, Colonial... 10 cent.

Le Petit Journal agricole, 5 cent. ~ La Mode du Petit Journal, 10 cent.

Le Petit Journal illustré de la jeunesse, 10 cent.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

| | SIX MOIS | UN AN |
|---------------------------|----------|----------|
| SEINE et SEINE-ET-OISE... | 2 fr. | 3 fr. 50 |
| DÉPARTEMENTS..... | 2 fr. | 4 fr. |
| ÉTRANGER..... | 2 50 | 5 fr. |

Les manuscrits ne sont pas rendus

Dix-huitième Année

DIMANCHE 9 JUIN

Numéro 864



LA CRISE VITICOLE
Haro sur le buveur d'eau claire

EXPLICATION DE NOS GRAVURES

LA CRISE VITICOLE

Haro sur le buveur d'eau claire !

On n'est pas complètement d'accord, même dans le Midi, sur les causes de la mévente du vin. La masse des viticulteurs ne les trouve que dans la fraude ; la masse des négociants les trouve, surtout, dans la surproduction naturelle, et, conséquemment, ceux-ci font volontiers peser les responsabilités sur ceux-là... et réciproquement.

A la vérité, suivant certaines compétences, le sucre ne devrait pas être l'ennemi du vin, si le sucre était employé discrètement. En diverses régions viticoles, le vin qu'on récolte de bonne heure est faible.

Mais on peut le « remonter », et le sucragé légal intervient : cinq kilos de sucre par hectolitre donneront, à ce vin vert, la force qui lui manque... Mais, le malheur, c'est que, parfois, on abuse du sucre. Avec la même vendange on fait successivement une, deux, trois cuvées... Et alors il y a fraude réelle et, du même coup, surproduction. Et puis, il existe une cause qu'on paraît ignorer un peu trop. C'est celle résultant de la mode qui exile le vin de beaucoup de tables pour le remplacer par l'eau. Un médecin déclarait, l'autre jour, qu'il empêchait, à lui seul, la vente de 150,000 litres de vin par an. Supposons seulement que 2,000 médecins sur 20,000 fassent de même, cela fait 300 millions de litres de vin dont la vente est empêchée.

Le buveur d'eau paraît être, dans l'occurrence, un plus grand coupable qu'on ne le croit généralement. Et c'est là le sens symbolique de l'originale composition qui orne notre première page. Le vin et le sucre lui-même souffrent de cet abus de l'eau. Que ne s'élèvent-ils contre lui ! La fraude existe, c'est entendu, et il appartient aux laboratoires de la signaler et à la loi de la punir. La production est considérable, c'est encore vrai, mais il n'est pas prouvé qu'elle le soit trop. Ce qui est certain, c'est que la consommation a diminué dans des proportions inquiétantes. C'est cette diminution qu'il faut combattre. Et, pour cela, il importe que les médecins n'aient plus de raisons de conseiller à leurs clients de se priver de vin...

Qu'on nous donne donc du vin pur, du vin naturel et alors nous pourrions, en bonne justice, crier haro sur les buveurs d'eau claire.

X

BLANCS CONTRE JAUNES

Rixe entre Américains et Japonais dans un bar de San-Francisco

On se rappelle les incidents qui se déroulent, naguère, à San-Francisco, entre les Californiens et les Nippons, à propos de l'expulsion des enfants japonais des écoles américaines. Le différend qui divise les deux races continue à se manifester avec la même gravité, et les exhortations du président Roosevelt ne semblent pas avoir contribué à l'adoucissement.

Ces jours derniers, le *Times* publiait le télégramme suivant de son correspondant de Tokio :

« J'apprends que le vicomte Hayashi, ministre des Affaires étrangères du Japon, vient de câbler à M. Aoki, ambassadeur à Washington, l'ordre de rendre visite à M. Root, ministre des Affaires étrangères, et d'obtenir de lui la promesse formelle que des mesures seraient prises pour assurer la protection des Japonais résidant aux Etats-Unis, dont la situation causerait à M. Hayashi de grandes inquiétudes. »

On connut bientôt la cause des inquiétudes de M. Hayashi. Des dépêches de Tokio, de Washington et de San-Francisco nous apprennent, en effet, que plusieurs établissements japonais de San-Francisco avaient été saccagés par la foule et leurs propriétaires malmenés.

Ces désordres ont été provoqués par deux blancs, mécontents d'avoir été expulsés du restaurant japonais. Ils avaient amené la population contre les Nippons et l'avaient poussée à saccager presque complètement un restaurant et un établissement de bains japonais, dans Falcon street.

Il y eut, entre Nippons et Californiens, des rixes acharnées qui nécessitèrent l'intervention énergique de la police.

Ce ne sont là que des incidents, mais ils sont caractéristiques et semblent démontrer qu'un conflit plus grave pourrait en sortir quelque jour.

VARIÉTÉ

VINS DE FRANCE

La crise du vignoble français. — Les crus parisiens. — Grande querelle du bourgogne et du bordeaux. — Louis XV et le château-laffitte. — Les vins préférés des rois de France et des femmes à la mode. — Un élixir souverain. — Ceux qui ont chanté le jus de la treille. — Il faut aimer les vins de France.

Le vignoble français traverse une crise. Sophistications et fraudes, surproduction,

toquades de l'hygiène nouvelle qui, sur les tables bourgeoises, remplace trop souvent le vin de nos coteaux par l'eau claire, les causes de la mévente sont diverses. Le grand mouvement de protestation qui agite en ce moment toute la région méridionale aura-t-il pour résultat de faire cesser les premières et de rendre aux buveurs de vin l'assurance que la boisson qui leur est offerte est bien du pur jus de la treille ?... Il faut l'espérer.

La question de surproduction sera plus longue à résoudre ; mais le bon sens des populations viticoles finira évidemment par en triompher. Quant à la dernière cause, celle qui fait négliger le vin au profit de l'eau pure, il dépend de nos médecins, il dépend de nous tous d'y donner une solution conforme aux vœux de la viticulture française.

La juste horreur de l'alcoolisme a poussé un peu loin l'intransigeance des sociétés de tempérance. Que les malades atteints de dyspepsie, de gastralgie, d'entérite et autres affections du tube digestif s'interdisent le vin, c'est fort bien ; mais que des gens bien portants, cédant à je ne sais quel snobisme de mauvais goût, exilent de gaité de cœur le vin de leurs repas, voilà ce qui n'est pas admissible.

Nos aïeux vivaient plus heureux que nous, exempts de toutes nos craintes de microbes et de maladies ; ils n'étaient point pessimistes, neurasthéniques, atrabilaires. C'est qu'ils buvaient le vin de leurs vignes et qu'ils ne craignaient pas d'en être incommodés. Ils buvaient, comme dit un vieux poète du quatorzième siècle :

Le vin aforé de nouvel
A plein lot et à plein tonnel.

Nous parlons de surproduction. Mais, en ce temps-là, la France produisait infiniment plus de vin qu'aujourd'hui. Songez que Paris était le centre d'un vignoble d'une abondance inouïe. Les crus de Suresnes, d'Argenteuil, de Rueil, de Mantes y étaient des plus renommés ; on y pressait aussi le vin de Brie et celui de l'Orléanais. On faisait du vin jusque dans nos provinces septentrionales ; celui des coteaux de la Meuse était estimé entre tous.

Mais, jusqu'à Louis XIV, on n'importait guère à Paris les vins de France. Le grand roi souffrant continuellement d'une inflammation intestinale qu'entretenait un régime des plus lourds et des plus échauffants, ne buvait guère de vin. Il lui préférait l'hyppocras, boisson d'épices que ses médecins lui conseillaient comme plus rafraîchissante.

Or, un beau jour, les moines du monastère de Saint-Vincent, aux environs de Beaune, lui envoyèrent quelques flacons de leur vin. Le roi le trouva délicat, et, dès lors, le bourgogne commença à remplacer l'hyppocras sur les tables royales.

En même temps, un viticulteur du Bordelais, Guy de la Chapelle, faisait tenir au souverain quelques échantillons d'un cru qu'il possédait et qu'il déclarait « merveilleux ». Louis XIV y goûta également et lui reconnut des qualités. Ce fut, dès lors, entre le bourgogne et le bordeaux, une lutte acharnée. Le premier triompha... Il était vin de moines et avait pour lui l'appui des autorités ecclésiastiques.

**

Le bordeaux ne devait commencer à conquérir ses lettres de noblesse qu'environ cinquante ans plus tard. Chose curieuse, on le traita d'abord en piquette à la cour de Versailles, où le maréchal de Richelieu le fin connaît vers l'an 1750.

Voici ce que rapporte, à ce propos, un auteur de mémoires du temps :

« Un jour, le roi dit au maréchal de Richelieu :

« — Monsieur le gouverneur de Septimanie, d'Aquitaine et de Novempopulanie, parlez-moi d'une chose : est-ce qu'on récolte du vin potable en Bordelais ? »

« — Sire, il y a des crus de ce pays-là dont le vin n'est pas mauvais. »

« — Mais qu'est-ce à dire ? »

« — Ils ont ce qu'ils appellent du blanc de Sauterne qui ne vaut pas celui de Montrachet, ni ceux des petits coteaux bourguignons, à beaucoup près, mais qui n'est pourtant pas de la petite bière. Il y a aussi un certain vin de Grave qui sent la pierre à fusil comme une vieille carabine et qui ressemble au vin de la Moselle, mais il se garde mieux. Ils ont encore, dans le Médoc et dans le Bazadois, deux ou trois espèces de vins rouges dont les gens de Bordeaux font des gasconnades à mourir de rire. Ce serait la meilleure boisson de la terre et du nectar pour la table des dieux, à les entendre, et ce n'est pourtant pas là du vin de haute Bourgogne, ou du vin du Rhône, assurément ! Ça n'est pas bien généreux ni bien vigoureux, mais il y a du bouquet pas mal, et puis je ne sais quelle sorte de mordant sombre et sournois qui n'est pas désagréable. Au reste, on en pourrait boire autant qu'on voudrait ; il endort son monde, et puis voilà tout. C'est là ce que j'y trouve de mieux. »

« Pour satisfaire à la juste curiosité du roi, M. de Richelieu fit venir du vin de Château-Laffitte à Versailles, où Sa Majesté le trouva passable. On n'aurait jamais imaginé, jusque-là, qu'on pût faire donner du vin de Bordeaux à ses convives, à moins que ce ne fussent des Bordelais-Soulois, des Armagnacots, Astaracquois et autres Gascons... »

Or, ce château-laffitte tant dédaigné, que Louis XV trouvait simplement « passable », ce château-laffitte devait avoir, au siècle suivant, les plus merveilleuses destinées.

La récolte de 1811, l'année de la comète,

se vendit au prix fabuleux de 130 francs la bouteille. Et le château-laffitte atteignit encore les prix de 70 et de 66 francs pour les récoltes de 1834 et de 1838.

Il faut dire, à la louange des Anglais, qu'ils avaient apprécié avant nous les qualités de nos vins du Bordelais. Dès le moyen âge, les meilleurs crus de Guyenne passaient en Angleterre. On les vendait sur les marchés de Bristol et de Londres au prix de 20 à 30 francs la barrique d'une contenance de 280 à 300 litres... Heureux temps !...

**

Avant le dix-huitième siècle, les crus préférés de nos rois avaient été surtout ceux des coteaux de la Loire. François I^{er} aimait tout particulièrement le vouvray ; Louis XI avait une prédilection pour le bourgueil, le joli vin à la saveur framboisée. Henri IV, cependant, préférait les vins du Jura ; son favori était le vin d'Arbois.

M. Fulbert-Dumonteil a recherché, dans l'histoire de la gastronomie, quelle avait été l'opinion des femmes à la mode touchant les meilleurs vins de France. Il nous apprend que le vin mousseux de Saumur était cher à Marion de Lorme, que Diane de Poitiers n'estimait que les vins d'Anjou, et que Mme Dubarry, comme le Vert-Galant, vidait gaillardement quelques verres d'Arbois à chacun de ses repas.

C'est encore lui qui nous assure que Danton ne montait jamais à la tribune sans s'être réjoui le cœur d'un verre de champagne, et que Mirabeau sablait généreusement les vins du Rhône.

Charles X était voué au château-laffitte ; M. de Martignac ne buvait que du saint-émilion, et Louis XVIII, gourmet entre les gourmets, n'arrosait ses fameuses « côtelettes à la martyre » que de clos-vougeot.

Quant au champagne, il fut le vin préféré du siècle galant. Sa saveur piquante et sa mousse légère mettaient de l'entrain dans les soupers que les jolis seigneurs, les financiers, les petits-maîtres donnaient en leurs « petites maisons ».

Les poètes du temps ont célébré à l'envi ses qualités :

Sitôt que sur de riches tables
De ce nectar avec le fruit
On sert les coupes délectables,
De joie il s'élève un doux bruit.
On voit même sur le visage
Du plus sévère et du plus sage
Un air joyeux et plus serein ;
On rit, l'entretien se réveille.
Il n'est point de liqueur pareille
A cet élixir souverain.

**

Que n'a-t-on fait une anthologie des pièces de vers et des morceaux de prose qui célèbrent les vertus de nos vins de France ! Depuis nos joyeux troubadours jusqu'à nos modernes poètes, il n'est point de nos écrivains qui n'ait chanté la gloire et la douceur de nos treilles.

Chanter me fait bon vin et resjouir
Quand plus le bois et je plus le désir

dit un ménestrel du treizième siècle dans une chanson à boire... Et ce sera là le refrain de tous les éloges qui seront décernés au vin à travers les siècles. Il fait chanter, il réjouit, et plus on en boit plus on veut en boire. J'ai là, sous les yeux, une belle et sonore chanson de vigneron du dix-septième siècle, dont la musique est de Lulli, et qui dit cela superbement :

Je suis un vigneron,
Je suis un bon huron
Qui travaille et qui chante ;
Si j'ai l'âme contente
C'est au bon vin que je le dois.
Gloire,
A la treille qui nous fait boire !...
Faut pas se chauffer de son bois !

Nos chansonniers modernes, eux aussi, rendent hommage au vin. C'est dans le vin que Gallet, Panard, Lattaingant, tous les faiseurs de couplets du dix-huitième siècle, ont trouvé leurs inspirations les plus originales.

Le bon vin rend l'homme meilleur, disait le joyeux Désaugiers... Et Pierre Dupont :

La vigne est un arbre divin,
La vigne est la mère du vin ;
Respectons cette vieille mère.

Enfin, demandons son avis au joyeux Ponchon. Voici ce que dit un des couplets de sa *Ballade des vins de France* :

Maitre soleil, de par le monde,
A quelques coteaux préférés
Qu'il couve avec soin et féconde,
Et dont il fait ses prieures ;
Il y mûrit les vins dorés,
Ou pleins de rouge turbulence ;
De tous ces vins, vous me croirez,
Je préfère les vins de France.

Tâchons donc de partager l'avis du poète. Préférons les vins de France. Mais ne nous contentons pas de les aimer platoniquement. Buvoons-les pour que, en échange de la joie qu'ils nous donnent, nos frères de France qui cultivent la vigne y trouvent un juste profit et n'aient plus jamais à crier

Peine, famine ni misère.

Ernest LAUT.

LA SOIF LA PLUS OPINIÂTRE cède à l'emploi du célèbre **ALTERICIDE** de Carles et Clifton. Evitez les NON-ALTERICIDES IMPRIMÉS SUR CHAQUE BOUTON.

LA SEMAINE FANTAISISTE

Les buveurs de vin

Alors que les buveurs d'eau claire,
D'après le diction populaire,
Passent pour de méchantes gens,
Les buveurs de vin, leurs confrères,
Sont la bonté même, au contraire,
Et sont les seuls intelligents.

Que le vin soit blanc ou soit rouge,
Qu'il soit de l'Aude ou de Montrouge,
Qu'il ait une année ou cent ans,
Il donne à ceux qui le dégustent
Une santé fière et robuste,
Un éternel et gai printemps.

Il illumine toute chose,
Fait regarder la vie en rose,
Console des adversités,
Et, dans ce monde terre à terre,
C'est un peu comme du mystère
Et de l'idéal suscités.

Ce valeureux sang de la vigne
S'est vengé, d'une façon digne,
Des ingrats qui le critiquaient ;
Et, par contre, pour ceux qui l'aiment,
Il est fleur et parfum lui-même,
Puisqu'il leur offre son bouquet.

Par sa chaleur et par sa force
Que le temps parachève et corse,
Les bienheureux buveurs de vin
Traversent doucement la vie,
L'esprit joyeux, l'âme ravie,
En un rêve presque divin.

Ils connaissent l'indépendance,
Ils savent parler... d'abondance,
Quoique n'en dégustent jamais ;
Du joli sexe ils s'amourachent,
Ils ont de l'esprit, du panache,
Ou sinon, au moins, du plumet !

Vaillants comme des mousquetaires,
Jamais on ne voit sur la terre
Des gens les provoquer en vain.
Ils aiment le goût de la poudre
Et ne craignent ni feu ni foudre
Ni surtout les foudres de vin.

Ils ont parfois la trogne rouge,
Ayant pinté dans trop de bouges,
Ayant caressé trop de pots ;
Pourtant ces braves sont encore
Fiers de leurs faces tricolores,
Tricolores comme un drapeau.

Il fut des leurs, ce Galilée
Par qui fut jadis révélée
De notre sphère la rondeur ;
Et, depuis ce sage impassible,
La terre tourne, c'est sensible,
Pour les buveurs pleins de candeur.

Enfin, ce sont des patriotes
Qui se mettent même en ribote
Par dévouement pour leur pays,
Et veulent, avec leurs bombances,
Rendre la joie et l'abondance
Aux pauvres vigneron marris.

Honneur donc à jamais et gloire
A ces buveurs qui, dans l'Histoire,
Auront leur place, mais surtout
A leur santé levons nos verres !...
Ils n'en ont pas, en Angleterre,
Des buveurs de vin comme nous !

CLAUDIN.

Conte tunisien

Il se faisait tard ; la lune éclairait la mosquée, aggravant la pâleur et la sévérité de ses murailles blanches. Un grand silence régnait.

Belkassam, cette nuit-là, ne s'était pas couché. Debout et immobile, drapé dans son large burnous blanc, il apparaissait comme un fantôme, grandi dans son attitude altière, presque sinistre. D'ordinaire, à cette heure avancée, il dormait contre la porte de la mosquée, étendu sur les dalles. Depuis vingt ans qu'il était là, rien, jusqu'alors, n'avait rompu la formidable régularité de sa vie. Deux fois par jour, aux mêmes heures, on le voyait entrer dans la mosquée et en ressortir. Parfois, il en descendait les marches, mais parvenu à la dernière, il s'arrêtait. Une force surnaturelle, une invincible appréhension semblaient l'immobiliser là, lui interdisant d'aller plus loin, de soulever le pavé de la rue. Son visage était impassible, son regard vague et lointain, comme perdu dans un rêve éternel.

Il impressionnait les étrangers. Sa barbe et ses cheveux incultes, démesurément longs, compliquaient d'effroi l'émotion causée par son aspect. Il semblait ne plus appartenir à l'humanité. Quelque chose d'une majesté patriarcale relevait cependant l'étrangeté de sa figure. Quand le soir descendait sur la ville, son regard, passant par-dessus les terrasses des maisons environnantes, dominait les hommes, se prolongeait au delà, interrogeant l'espace, les vastes horizons, la nuit qui s'avancait. Dans la contemplation constante de la nature, il avait pris quelque chose de sa grandeur et de son immuabilité.

Pour la première fois, depuis vingt ans, il se sentait troublé. Trois fois il avait tenté de s'endormir ; trois fois il s'était relevé, fiévreux, le visage baigné de sueur, le corps parcouru de brusques frissons. Jamais la solitude ne l'avait ainsi impressionné. Une heure du matin venait de sonner aux horloges de la Kasba. Il faisait une de ces nuits délicieusement calmes de Juin. La lune continuait à monter dans le ciel couvert d'étoiles, versant çà et là son crépuscule errant et ses valeurs indécises. Au-

cune lumière ne brillait plus aux fenêtres des maisons voisines. Le silence semblait se saturer de menaces. Balkassem avait peur.

Tourmenté d'angoisse, il songeait. Les moindres incidents de son existence repassaient dans sa mémoire, affectaient son âme, bouleversaient ses pensées. Ses souvenirs, de plus en plus, se précisaient. Il revoyait, il revivait tout, avec une singulière réalité : le crime lentement prémédité, le crime accompli ; la prise en flagrant délit ; la lutte terrible soutenue contre les parents de la victime, des hommes, des femmes et jusqu'à des enfants qui le cernaient de toutes parts, appelaient au secours ; le sang, de nouveau versé, pour échapper à leur fureur ; sa fuite éperdue, affolée, à travers la ville, au milieu d'une foule qui hurlait, cherchait à lui barrer le passage, dans les cris d'épouvante et d'horreur qui retentissaient derrière lui ; cent couteaux se dressant sur son parcours, le poursuivant jusqu'à l'entrée de cette mosquée où, par miracle, il était parvenu à se réfugier.

Là, il était, pour tous, inviolable et sacré. Nul, sans profaner le lieu saint, ne pouvait le frapper ni même l'outrager. Le fanatisme musulman l'élevait au-dessus des lois et des vengeances humaines, exigeait qu'il n'eût plus à répondre de son crime que devant Dieu et les prophètes.

C'est pourquoi il était là, depuis vingt ans !

Mais, depuis vingt ans, un parent de la victime l'épiait. D'abord le père ; puis, le père mort, le frère avait pris la garde. Maintenant, c'était Marzougue, le fils lui-même, héritier de la haine inassouvie de toute la famille. Plus encore que les autres, il montrait de la vigilance, demeurant, jour et nuit, en face de Balkassem, le surveillant lui-même ou le faisant surveiller par des gens dévoués. Son regard s'attachait obstinément à sa personne, suivait ses moindres mouvements. La présence continue du meurtrier de sa mère irritait sa passion de vengeance. Il ne perdait pas patience. Un jour viendrait où Balkassem, las enfin de sa solitude, se livrerait à lui-même, viendrait implorer sa grâce. L'assassin, tombé entre ses mains, serait alors sa chose, sa propriété. De par la loi, il pourrait en disposer à son gré, le livrer aux tribunaux de son pays ou se faire justice lui-même.

Implacable, confiant dans son droit, Marzougue attendait. Les deux hommes vivaient ainsi, en face l'un de l'autre. Balkassem n'avait pas été malheureux dans sa captivité, tant que sa mère avait vécu. Elle-même venait, deux fois par jour, le matin et le soir, lui donner à boire et à manger. La veille de sa mort, malade, épuisée, elle s'était traînée jusqu'à lui pour lui apporter sa nourriture quotidienne. Les parents éloignés, les amis avaient, à leur tour, secouru Balkassem. Ensuite, pendant des années, il avait eu une chèvre dont il prenait le lait. Il l'appelait, elle arrivait jusqu'à la dernière marche de la mosquée, portant une noix de coco vide à son cou. Un jour, cependant, la chèvre avait disparu. Marzougue, sans doute, l'avait enlevée, dans l'espoir que Balkassem se risquerait à venir lui-même la chercher dans la rue. Mais il s'était borné à l'appeler lamentablement, toute une journée.

Puis, résigné, il s'était tu, et, à partir de ce jour, son visage avait gardé une étrange expression d'indifférence et d'impassibilité.

A la fin, la foule l'avait pris en pitié. Il avait vécu de la charité publique. Les passants lui jetaient du pain et des caroubes. C'était même une coutume, les jours de fête religieuse, de le combler. Ces jours-là, les riches, en montant la mosquée, laissaient tomber des piastres à ses pieds.

Il vivait ainsi, depuis quelques années. On eût dit qu'il ne se souvenait plus des mots pour s'exprimer. On le voyait, quand les passants l'avaient oublié, implorer des yeux, faire des gestes vagues, porter la main plusieurs fois à sa bouche, pour indiquer qu'il avait faim.

Et voilà qu'à cette heure, il veillait, saisi d'une inexplicable angoisse. La nuit touchait à sa fin. Un silence plus profond planait sur la ville. Et, dans les pâles reflets de la lune, la grande mosquée musulmane, dressant le cube massif et lourd de ses murailles nues, prenait une apparence plus tragique, une tristesse et une sévérité de vaste tombeau. Au loin, les chiens aboyaient.

D'horribles visions agitaient le meurtrier. Son passé lui apparaissait comme un gouffre. Il éprouvait, de nouveau, la terreur des premières nuits. Les mêmes hallucinations se succédaient en son cerveau. Et, comme il regardait fixement, prêtant l'oreille, un bruit de pas le fit tressaillir. C'était Marzougue qui reprenait sa garde. Il allait et venait ; le pavé de la rue résonnait sous ses talons.

Cependant, le ciel commençait à pâlir. Le jour naissait. Une clarté douteuse se répandait autour de la mosquée, repoussant les ombres vers les coins. Les boutiques s'ouvraient. Une rumeur confuse annonçait le réveil du quartier.

Belkassem était descendu de la mosquée et s'était avancé dans la rue. Marzougue avait tiré son couteau de sa ceinture et l'attendait, devinant sa résolution et s'apprêtant à frapper. Les deux hommes demeurèrent, un instant, en présence. Alors, le meurtrier se coucha la face contre terre, devant le fils de sa victime, implorant la mort. Et celui-ci, dit-on, ému tout à coup de pitié, lui fit grâce.

Paul BRULAT.

FARINE DUTAUT, le meilleur aliment des enfants

A L'AFFUT

Couché dans sa cabane de feuillage, à la fourche d'un très vieux chêne, Jean Parlieu écoutait chanter le vent — un vent parfumé de la senteur des derniers regains ; un vent juste assez vif pour détacher les glands, qui tombaient en ricochant sur les branches et heurtaient le sol feutré de mousse avec un bruit mou — flouc !... flouc !...

Jean, machinalement, les comptait. Il allait jusqu'à trente... quarante... puis son esprit s'engourdissait ; durant quelques minutes, il ne pensait à rien.

Des palombes, il ne s'inquiétait guère. On l'a tant supplié de « prendre sur lui » de se distraire, qu'il a fait cet effort, aujourd'hui, de venir se nicher dans la cabane, avec son fusil.

Sa mère, attendrie, l'a regardé partir : — Jean va chasser... il reprend goût à la vie !

Mais non : la vie et tout ce qui, pour lui, naguère, en faisait le charme, semble à Jean Parlieu sans saveur.

Aujourd'hui, il ne regarde ni ne voit rien.

Son fusil n'est même point à sa portée. Il est venu ici pour donner à sa mère l'illusion de le croire moins absorbé dans son chagrin. Il est venu surtout pour être seul, pour échapper à l'anxieuse attention dont il est entouré. Les plus chères affections pèsent à son cœur endolori.

Jean n'a pas pleuré lorsqu'on lui a dit l'affreuse chose. Il est devenu très pâle — et si froid que son cœur se glaçait dans sa poitrine.

Jamaï il n'oublia ce jour : C'était il y a deux mois à peu près. Il arrivait, joyeux, dans la chère vieille maison, prêt à reprendre le joli rêve qui, depuis son adolescence, dorait pour lui l'avenir.

Tout de suite il a été frappé par l'air contraint de sa mère : combien peu son accueil ressemblait aux accueils précédents !

Il s'était inquiété, avait interrogé...

— Mon pauvre enfant, je n'ai pas voulu t'écrire... t'apprendre par lettre... Geneviève...

— Mon Dieu ! elle est malade...

Il n'osait prononcer le mot qui lui montait aux lèvres : « morte ! »

Mme Parlieu secoua la tête.

— Non, pas malade... absente.

— Elle reviendra bientôt ?

— Seulement pour le mariage...

— Pour... quel mariage ?

— Le sien... Elle épouse M. Crosse...

Jean, mon enfant !... remets-toi...

— Ce n'est rien... non... ce... je suis enchanté pour elle... Crosse, l'usinier ?... Il a trente ans de plus qu'elle... mais il est si riche... si riche !...

Et il s'était mis à rire bruyamment, tandis que sa mère fondait en larmes.

Des ailes sifflèrent dans l'air, battirent au-dessus du chêne. Il y eut un grand froissement de feuilles.

Il écouta leur vol apeuré et se réjouit de n'avoir point détruit l'une de ces heureuses vies...

Oui, les bêtes sont heureuses ; elles ignorent les tortures que nous subissons.

Jean s'était redressé.

Sa main enfonça parmi les branches entassées qui lui servaient de siège. Cette année, on ne les a point renouvelées. Seulement, ce matin, le jeune homme ayant manifesté l'intention de venir à l'affût, on a recouvert le toit de verdure nouvelle.

La main de Jean rencontre un objet résistant. Il l'attire.

C'est un carnet de maroquin aux angles d'argent. Les pluies de toute une année ont terni le métal, abîmé le cuir.

Jean a une joie.

— Mon pauvre carnet, que j'ai tant cherché !

Il se souvient.

A l'automne passé, deux jours avant son départ pour Paris, il était venu guetter les palombes, passionné alors pour cette chasse.

Ah ! la bonne journée !

Le soir, il avait été chez Geneviève. Elle paraissait troublée, se montrait moins simple que de coutume. Lui, naïf, il crut que son départ prochain attristait la jeune fille et l'en aimait davantage.

Ah ! qu'il fut tenté, ce soir-là, de trahir son cher secret ! Mais il ne se jugeait point encore digne d'elle.

Qu'aurait-il eu à lui offrir ? Des espérances... Cela ne suffisait pas. Il fallait que les beaux rêves dorés eussent pris corps, il fallait que le succès fût certain.

Jusqu'à-là, sa mère seule connaissait son amour pour Geneviève et son désir de la faire sienne.

Il s'était donc montré, comme toujours, amical simplement, presque fraternel.

Le lendemain seulement, Jean s'aperçut qu'il n'avait plus son portefeuille. La pensée ne lui vint pas qu'il avait pu le laisser tomber dans la cabane, pendant l'affût.

« Je me rappelle, songe le jeune homme, que, ce jour-là, je devais revenir ici encore, mais la pluie s'est mise à tomber, très violente et tenace. »

Jean, ayant ouvert le carnet retrouvé, un papier s'en échappa, dont les bords, mal garantis, avaient pris une teinte rousse.

Le jeune homme le déplie et, ainsi qu'en apprenant le mariage de Geneviève, il se sent pâlir.

C'est une lettre qu'il n'a jamais lue... une lettre d'elle :

« Jean, allez-vous repartir encore sans m'avouer ce que je crois avoir deviné ? »

« Qu'attendez-vous pour fixer le bonheur ? Le succès ?... Nous l'attendrons ensemble. Vous n'êtes pas riche... Moi non plus. Mais a-t-on besoin de luxe pour être heureux ? »

« Oh ! Jean, si je ne me sentais absolument certaine d'être aimée de vous, oserais-je vous écrire ceci ?... »

« Vous m'aimez, Jean, vous m'aimez de-

puis longtemps, je le sais... Et moi je vous aime depuis toujours... J'emporte cette lettre et vous la remettrai moi-même, si j'en ai l'audace. Vous dire ces choses, je ne l'oserais...

» Votre GENEVIÈVE. »

Et, sous la signature, quelques lignes tracées au crayon :

« Je ne vous ai pas rencontré chez vous. Votre mère m'ayant dit que vous étiez à la palombière, j'y suis venue. Vous en étiez reparti déjà. »

« J'ai voulu monter. J'ai eu du mal. L'échelle est rude. Et voilà que je trouve ici votre carnet... Quelle précieuse boîte aux lettres ! »

« Certainement vous viendrez l'y chercher... D'ailleurs, Mme Parlieu m'a dit que, demain encore, vous deviez chasser... pour votre dernière journée ici... Si ce n'est donc ce soir, demain vous aurez cette lettre... »

« Oh ! Jean, que penserez-vous de votre audacieuse amie ! »

Jean a un gémissement de douleur...

Ah ! la fatalité, la cruauté mauvaise du destin !

Qu'il ait pensé à chercher ici le portefeuille égaré ; qu'il y soit revenu le lendemain, c'était le bonheur...

Tandis que Geneviève, ne recevant aucune réponse, le voyant, ce soir-là, indifférent, paisible, s'est cru dédaignée...

Ah ! qu'elle a dû souffrir de l'aveu que le silence de Jean faisait humiliant.

— Oh ! ma pauvre chérie, pardon... pardon !

Mme Parlieu guettait le retour de son fils. Elle courut à lui.

— J'ai voulu la revoir avant toi, Jean, savoir la date du mariage afin que tu puisses t'éloigner... Sans doute que Geneviève ait pu, un moment, accepter l'idée de devenir Mme Crosse a dû la changer à tes yeux ; si tu souffres encore, tu ne dois plus l'aimer !... Cependant, tu seras heureux, peut-être, d'apprendre que son mariage est rompu.

Geneviève n'a point paru. C'est sa mère qui m'a reçue ; elle m'a dit :

« — Ma fille est folle ; brusquement elle accepte un homme qu'elle avait refusé, et, non moins brusquement, elle revient sur sa décision, me déclare qu'elle en mourrait ! »

« Pourquoi avoir consenti, alors ? Ce n'est pas moi qui jamais l'aurais contrariée. »

« Ce matin, à peine arrivée, elle renvoie sa bague à M. Crosse, qui est fou furieux, et s'enferme chez elle pour pleurer comme une Madeleine... »

« Eh bien ! Jean, deviens-tu fou, toi aussi ? »

Il avait jeté ses bras autour du cou de Mme Parlieu et l'embrassait à l'étouffer :

— Mère, mère, ah ! que je suis heureux !

Tiens, lis... lis cette lettre qui, depuis un an, est restée cachée dans la cabane... Ah ! que je te remercie de m'avoir envoyé aujourd'hui à l'affût !

C'est l'amour, c'est le bonheur qui est revenu se poser là-haut... et que je rapporte !...

Marie THIÉRY.

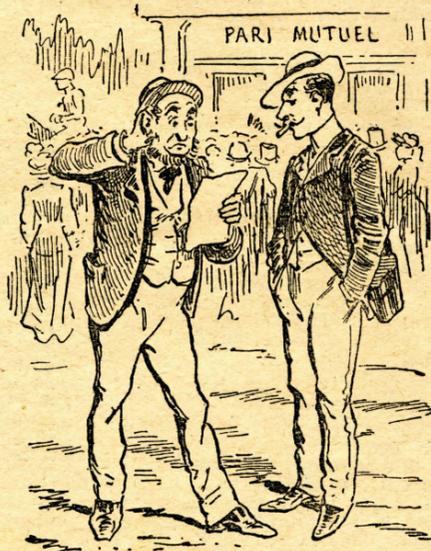
UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. Vincent, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

LES GAÏTÉS DE LA SEMAINE, par DRANER



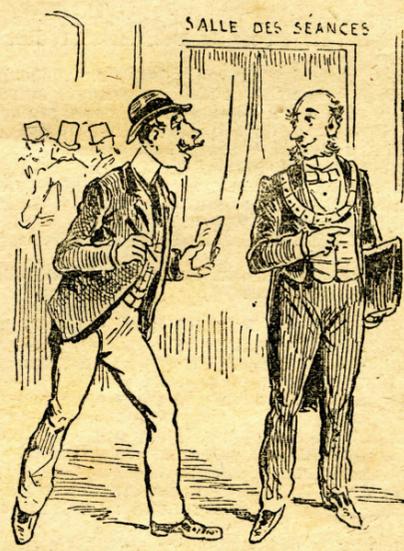
— Vrai ? tu vas te fixer dans le Midi, toi qui ne pouvais pas le supporter ?
— Avant, oui ; mais depuis qu'on parle de n'y pas payer l'impôt, ça me décide.



— Quel cheval prendre ?... Ah ! si j'avais un bon tuyau...
— Les fumistes ne manquent pourtant pas ici.



— Enfin, qu'est-ce qui peut te faire supposer que ton mari a des idées noires, des projets sinistres ?
— Il vient d'acheter une auto !



A la Chambre
— Et comme bruits de couloirs, qu'y a-t-il de nouveau ?
— Mon Dieu, monsieur le reporter, en dehors de l'échange d'une paire de claques, je n'ai rien entendu.

Un voyage de nocce à bord du ballon

« Le Petit Journal »

Il est quatre heures du soir. Au milieu de l'immense Champ de Mars rectangulaire encadré sur ses quatre faces de tribunes débordantes d'un public choisi, un superbe aérostat tout neuf, cubant 1,000 mètres, est amené. Au même instant, une nocce débouche d'une extrémité de la place, aux accents d'une marche nuptiale jouée par une musique militaire.

En tête, le marié et la mariée ; lui, en habit, impeccable ; elle, toute mignonne et toute rougissante dans sa blanche robe de mariée, recouverte du voile symbolique.

Arrivé au pied de la nacelle — gracieusement décorée, pour la circonstance, de guirlandes de tulle rose piqué de roses blanches — le cortège fait halte ; le jeune couple prend place dans le frêle panier d'osier ; quelques brefs commandements, et, majestueusement, salué par les acclamations de la foule, le ballon s'élève lentement, lentement ; la *Marseillaise* retentit pendant que les voyageurs saluent et répondent de leur mieux aux marques de sympathie qui leur sont prodiguées.

Voilà le spectacle peu banal que les habitants de Rennes et les milliers de touristes accourus pour cette solennité étaient venus admirer, le lundi de la Pentecôte, et c'est à bord du ballon « *Le Petit Journal* », spécialement envoyé à Rennes avec son équipage, pour la circonstance, que ce

voyage de nocce, évidemment peu ordinaire, s'effectuait.

Après une heure d'un voyage délicieux, à 20 kilomètres de Rennes, « *Le Petit Journal* » atterrissait doucement à Guignen, dans la ferme de M. Cheminel. Les trois automobiles lancées à sa poursuite le rejoignaient bientôt. La première arrivée, disons-le, comptait comme voyageuse l'intéressée femme de notre correspondant de Rennes, la toute charmante Mme Guillet, qui était très heureuse d'être la première à serrer la main aux voyageurs. Le jeune couple descendit ; Mme Guillet voulut bien accepter de faire le deuxième voyage aérien et rejoignit les deux aéronautes dans la nacelle et, salués cette fois par le marié et la mariée restés à terre, les trois voyageurs s'élevaient à nouveau dans les airs.

Et, pendant que les automobiles filaient maintenant à tout allure, là-bas, vers Rennes, déjà tout embrumé, « *Le Petit Journal* », toujours superbe, poursuivait lentement son chemin vers le Sud-Ouest, salué, au-dessus des villages qu'il frôlait de son guide-rope, par les acclamations de : « Vive le *Petit Journal* ! » que lui lançaient les braves Bretons.

Il ne devait définitivement toucher terre qu'à huit heures et demie, à Malansac, arrêté par l'infranchissable barrière de l'Océan.

Deux aéronautes avaient été mobilisés pour la circonstance : M. Paul Leprince, qui devait piloter la deuxième partie du voyage, et M. Brisemontier, qui devait avoir l'honneur de conduire à bon port, de Rennes à Guignen, l'heureux couple des jeunes mariés.



CŒUR DE MÈRE

Avec cette lenteur qu'impose la lassitude, Mme de Verles s'était dévêtue.

Dans la tiédeur moite de la chambre bien close, aux tentures épaisses, au centre de laquelle se dressait le vaste lit carré de style, aux colonnes torsées, aux lourdes courtines agrémentées de passementeries d'art, la marquise rêvait, recueillie en une somnolence vague.

Elle aimait parfois à songer ainsi, à relire dans les feuillets du passé maint souvenir gai ou triste de sa vie de jeune fille, d'épouse, de veuve.

Un être unique accaparait maintenant sa pensée, y régnait en maître souverain : son fils, son beau Georges. C'est pourquoi, malgré elle, ses yeux, dont les paupières courtaient combat à la fatigue, s'attachaient avec une fixité supérieure sur un triptyque où le bien-aimé souriait aux trois étapes de sa jeune existence.

Poupon frais et joufflu, battant l'air de

ses petons roses, il étalait ingénument la nudité chaste des tout petits.

Puis, collégien mutin, au regard vif, aux cheveux embroussaillés, quelque peu engoncé dans sa large tunique, mais déjà développé, bien campé, il laissait deviner ce que serait l'homme fait.

Le voici, enfin, à vingt ans, parfait gentleman, mine simple et correcte, coupe de bonne marque, cravate dans le dernier cri.

Ce troisième cliché, tout récent, dont la retouche datait de quelques jours, semblait absorber tout particulièrement l'attention de la mère.

Ah ! oui ! quelle ressemblance ! Il vivait dans ce riche cadre, il était présent par l'amour d'elle, son Georges, son orgueil, sa joie, sa seule raison de vivre !

Et un imperceptible frisson d'orgueil la secouait à le voir si élégant, si fier, si mâle, le visage éclairé par deux grands yeux noirs d'une attirance si profonde !

Avec cette partialité des mères, jamais ridicule, puisqu'elle est inspirée par le plus sublime sentiment qui soit dans le cœur

humain, la marquise de Verles murmurait, extasiée :

— Les yeux de mon cher fils semblent deux lacs d'amour ! Que de femmes leur sombre clarté fera rêver, et, qui sait...

Certes, elle l'adorait, ce fils, suprême épave d'une union triste, passée à s'abreuver à la plus amère des coupes.

Veuve aujourd'hui d'un mari dont l'emballement pour la vie folle et les plaisirs ne lui avait causé que des déceptions, elle avait, de tout temps, reporté sur Georges l'ardente affection de son cœur presque vierge, ne vivait, ne pensait, ne rêvait que par lui et pour lui.

Par l'effet d'un atavisme normal, Georges était un friand de la chasse, comme son père, et, à cette heure même, devait être en train d'organiser la battue de demain ; cette partie, depuis si longtemps projetée, avec quelle joie il devait y rêver !

La marquise a hâte de s'endormir pour ne se réveiller qu'au grand jour, sous les baisers de Georges, dont la première visite sera pour elle.

O lui, si bon, si prévenant, si enfantelet

encore dans les manifestations de sa tendresse pour elle !

La marquise s'abîme, les yeux mi-clos, dans le charme bercant de ses souvenirs.

Par une exquise illusion, elle voit Georges naître, s'ébattre, gazouiller, grandir ; toujours les bras et les lèvres tendus vers elle, prêts à recevoir la caresse, à cueillir le miel du baiser.

Elle s'est, peu à peu, rapprochée du vaste lit, à demi défait, qui l'attire, l'invite au repos, l'enlace, l'enveloppe, et dont la moelleuse couverture, comme un flot mousseux, la recouvre.

Peu à peu, son souffle devient régulier, doux, insensible.

Le sommeil a secoué ses voiles sur la mère de Georges.

La pendule de Saxe, au sommet de laquelle une ronde folle d'amours joufflus traînent une bergère en falbalas, tinta lentement quatre fois.

Ces coups de timbre réveillèrent en un brusque sursaut Mme de Verles :

— Eh quoi ! seulement quatre heures ? soupira-t-elle, je croyais avoir dormi bien plus longtemps.

PIÈCES A DIRE

La Bague

par FRANÇOIS COPPEE

Tout là-bas, dans le Nord, où sa famille règne, Dès que l'air du matin d'un frais brouillard s'imprègne

Et que, dans les sapins, passe un souffle hivernal, Le Prince héritier toussa, à le fièvre et va mal. Aussi restera-t-il tout l'hiver, cette année, En Provence, devant la Méditerranée.

— Tout l'hiver ! — Pourra-t-il atteindre le printemps ? Car il se meurt, hélas ! cet enfant de vingt ans Qui, frileux au soleil, les genoux sous un châle, Roule sans cesse, autour de son doigt maigre et pâle, Une bague trop large et, l'œil atone et clair, Regarde déferler les flots bleus de la mer.

Le médecin, non loin du fauteuil à bascule, Fait les cent pas.

Parmi le monde qui circule, — Monde des stations d'hiver, des villes d'eau, Promenant à travers l'Europe le fardeau Du plaisir monotone et de la vie oisive, — Tous sont émus devant la souffrance pensive Du jeune prince, et tous voudraient — par vanité — Distraire Monseigneur. Mais nul n'est présenté ; Et, si quelque indiscret ose, avec politesse, Dire au vieux médecin : « Comment va son Altesse ? » Choqué par ce sans-gêne inconnu dans les cours, Le docteur sèchement répond : « Mieux. » — Et tou-

Roulant son diamant entre ses doigts exsangues, Le malade, qui sait pourtant toutes les langues, Se tait et, sous le plaid aux plis droits de linéol, Reste devant la mer seul, royalement seul.

Qu'il a de souvenirs, le Prince à l'agonie, Devant l'impitoyable et sereine ironie

De l'abîme d'azur, du golfe éblouissant. Qu'il a de souvenirs, quand le soleil descend Vers les monts et quand l'or empourpré de son orbe Touche l'Estérel noir qui lentement l'absorbe ! Car il est l'héritier d'un trône et d'un grand nom. Il naquit, salué par cent coups de canon Qui du château royal firent trembler les vitres. L'Europe entière apprit son nom et tous ses titres ; Au baptême, la Cour en habits de gala Vint en foule, et le vin pour le peuple coula. Dans son berceau paré d'un large ruban d'ordre, Dès qu'il ouvrit les yeux, l'enfant put voir se tordre En courbettes les dos souples des courtisans ; Et, plus tard, quand, chétif colonel de dix ans, Il passait, sur un barbe aux allures très douces, Devant ses grenadiers hauts de cinq pieds six pouces, Leur glorieux drapeau s'inclinait devant lui.

Mais le pauvre phthisique, en son frileux ennui, Chasse ces souvenirs d'une enfance splendide. Toujours il se concentre en son rêve morbide Et songe, d'un regret unique consumé, Qu'il a vingt ans, qu'il meurt et qu'il n'a pas aimé.

Sur cette belle plage où sa grandeur l'isole, Il est pourtant quelqu'un qui distrait et console Ce triste poitrinaire au soleil se chauffant. C'est une pauvre fille, encor presque une enfant, Qui, nu-tête et pieds nus, mais jolies et si fraîches, Attend là, chaque soir, le retour de la pêche, Afin d'aider son père à porter les paniers. Ils ont fait connaissance, un de ces jours derniers. Au bras de son docteur, pendant sa promenade, Le jeune homme admira ce beau teint de grenade, Ces cheveux lourds et noirs, ce corps svelte et hardi Et ces yeux où brillait la flamme du Midi. Il sourit, et l'enfant, ignorant l'étiquette, Timide, mais avec une grâce coquette, Vint lui donner la fleur qu'elle avait à la main. Le Prince lui fit signe encor, le lendemain ; Et, depuis lors, on voit, sur l'élégant rivage, Aux pieds du moribond cette fille sauvage Qui rêve en tamisant de sa main entre ses doigts. Comme la brune enfant ne sait que le patois, Il ne lui parle pas ; mais c'est sa camarade. Elle lui dit les noms des barques dans la rade, Dont les voiles en plein azur ont l'air des oiseaux, Et lui chante tout bas des Noël provençaux. Sans doute, ce n'est pas bien amusant pour elle, Mais elle agit ainsi par bonté naturelle, Par charitable instinct de son cœur innocent Et pour faire plaisir à cet agonisant.

Or, un soir qu'elle était là comme d'habitude, Le mistral eut soudain une haleine plus rude. Le docteur dit :

« Altesse, il faut être prudent... »

Rentrons. »

Le Prince était heureux en regardant La belle enfant du peuple à ses pieds affaissée, Et, pour lui plaire, il eut la gentille pensée De lui faire — mais là, tout de suite — un cadeau. Lequel ?... De l'argent ? Non... Et pourquoi pas l'an-

neau ? Qu'il tourne sur son doigt séché par l'anémie ? Alors, il prend la main de sa très humble amie Et, retrouvant encore un sourire charmant, Il veut lui mettre au doigt le noble diamant. Mais elle a tressailli, prise d'une peur vague. Que lui veut ce mourant qui lui donne sa bague ? Grand Dieu ! Se fiancer avec elle ! D'un bond, Elle est debout. Elle a l'horreur du moribond, Et recule, et dit non du geste et de la bouche.

Le Prince a bien compris. Il se lève, farouche, Prend le bras du docteur et rentre en sa villa. Mais le soleil couchant est très beau, ce soir-là, Et, parmi ses émaux et ses orfèvreries, Les nuages, là-bas, semblent des armoiries. Le rêve du malade y croit voir le blason Très illustre qui fait l'orgueil de la maison. Oui, ce nuage noir, c'est — très reconnaissable — Le lion sur champ d'or, le grand lion de sable ; Et cet autre, si d'ond, que surmonte une croix, Figure, dans le ciel, la couronne des rois. Le jeune homme, malgré le spleen qui l'enveloppe, Se souvient que tous ceux qui règnent en Europe Seraient fiers d'allier leur sang avec son sang ; Et sombre, le front bas, pensant et repensant A l'outrage qu'il vient de subir tout à l'heure, Le phthisique se dit qu'il vaut bien mieux qu'il meure, Puisqu'une pauvre fille — à lui, prince royal ! — A refusé, ce soir, un anneau nuptial.

François COPPEE

Dans le prochain numéro :

Le Villageois malade et son médecin

Conte

de DESFORGES-MAILLARD (XVIII^e siècle)

Sur l'oreiller garni de dentelles, elle se tourna et se retourna, hantée par une angoisse étrange.

Un sentiment mystérieux l'oppressait. Ses yeux écarquillés semblaient vouloir percer l'enténébrement des choses semées autour de la vaste et silencieuse pièce.

Des vapeurs bleuâtres, des brouillards gris ouataient l'espace parmi lequel les personnages des tentures murales paraissaient lentement se mouvoir comme des spectres, diaphanes et incolores.

La marquise, la gorge sèche, la poitrine serrée, croyait ouïr maints bourdonnements au milieu desquels la pendule égouttait les secondes, ces pulsations de l'heure ; parmi l'effort pénible qui la torturait, elle, désireuse de percevoir ces bruits indistincts, sa pensée demeurait toute à Georges, à son fils unique et si passionnément chéri.

Soudain, rêve-t-elle ? Est-elle éveillée ? Les trois portraits semblent grandir, grandir, grandir, se rapprocher d'elle !

Leurs bras se sont tendus vers la marquise comme en un suprême appel, une désespérance terrible.

La mère a tressailli. Ce geste, elle le répète, avide de s'élan- cer hors du lit vers ce triple suppliant.

Une force aveugle la cloue ; elle veut ap- peler, crier, impossible : la voix se déro- be à son désir, elle est muette !

Soudain, un craquement sec éclate. Cette fois, la marquise, domptant sa peur, se lève, triomphe de l'obstacle des draps qui la ligotaient, allume.

Ah ! l'horrible spectacle qu'éclairaient les bougies ! Les trois portraits sont tombés à terre, leurs trois glaces brisées jonchent le tapis de Smyrne de leurs débris en pou- dre.

La marquise, folle d'épouvante, appelle, sonne, hors d'elle-même.

A cet instant précis où le triptyque s'ef- fondrait, Georges, l'enfant adoré de la marquise, succombait, tué raide, par son fusil, oublié de décharger.

Jacques DE GARCIES.

HAAKON VII

Le divorce de deux peuples. — République ou monarchie. — Le prince Charles. — Les adieux d'un grand-père. — Haakon. — La princesse Maud. — La prédiction de la sorcière.

Le 7 Juin 1905, par 368,200 voix contre 184, le peuple norvégien vota la séparation de la Norvège d'avec la Suède.

C'était l'aboutissement d'un travail sécu- laire. Le traité de Kiel, du 14 Janvier 1814, cé- dait la Norvège à la Suède ; le peuple refu- sa de le reconnaître. Le 17 Mai, il vota une Constitution, élit pour roi le prince Chris- tian-Frederick de Danemark. Mais les Sué- dois, qui avaient la force pour eux, firent la conquête du pays rebelle. Le refus des

LES NOTES DE LA FRANCE



Le roi Haakon VII et la reine Maud

puissances de reconnaître le nouveau roi, tout autant que la défaite qu'ils avaient subie, forcèrent les Norvégiens à conclure, le 14 Août, la convention de Moss, procla- mant à la fois l'indépendance de la Nor- vège et son union avec la Suède. Le 4 No- vembre, une assemblée extraordinaire élit comme roi le souverain suédois Char- les XIII.

Les rapports entre les deux royaumes de la péninsule scandinave furent donc viciés, dès l'origine ; une seconde rancune arma les deux peuples l'un contre l'autre, prête, à chaque instant, à dégénérer en querelle. C'est d'abord la lutte pour posséder un pa- villon distinct ; elle obtint ce droit, pour les navires de commerce seulement, en 1838, et, en 1844, pour les navires de guerre ; enfin, de 1872 à 1884, ce fut le long combat contre Oscar II pour forcer le monarque qui gou- vernait les deux royaumes à choisir ses mi- nistres parmi les membres de la majorité du Storting norvégien.

Lorsque, en 1905, la querelle parvint à l'état aigu, la scission, dont l'idée extrê- mement populaire avait été défendue et propagée par les grands dramaturges na- tionaux Ibsen et Bjørnsterne Bjørnson, était virtuellement un fait accompli.

On discuta longtemps sur la forme du nouveau gouvernement du royaume affran- chi. Le pouvoir, qu'on offrit d'abord au prince héritier de Suède — démarche

quelque peu ironique — et que celui-ci re- fusa, était une monarchie parlementaire, où « le roi règne et ne gouverne pas ».

Le peuple norvégien se souvint alors du petit royaume de Danemark, dont le rôle, dans les temps lointains du moyen âge, fut prépondérant dans l'histoire des États scandinaves et qui semble destiné à peup- ler de ses enfants les trônes vacants d'Eu- rope.

Le 19 Novembre 1905, une députation vint offrir la couronne au petit-fils du vieux Christian IX, le prince Charles, qui ac- cepta. Christian, dans un discours solennel et émouvant, donna son adhésion et lui adressa publiquement ces paroles d'adieu : « Toi, mon cher petit-fils, tu as servi ici ta patrie et ton roi avec fidélité ; c'est pour- quoi je suis certain que tu entreprendras avec bonne volonté ta nouvelle tâche, plei- ne de responsabilités, et que tu rempliras les devoirs qui t'incombent. Ton père, ta mère et toute ta famille, le peuple danois et moi ton vieux roi et grand-père, nous prenons part à cet acte solennel avec des sentiments chaleureux ! »

Le nouveau roi, qui apportait à la Norvè- ge, avec l'ardeur d'une active jeunesse dé- sineuse de s'employer, l'alliance du roi d'Angleterre, du tsar, du roi de Grèce, choisit, dans l'histoire de sa nouvelle patrie, les héros qui avaient le plus fait pour la Norvège et restaura le nom des Haakon, prit le nom de Haakon VII (Haakon VI étant mort au treizième siècle) et débaptisa son fils Alexandre pour l'appeler Olaf.

Le 22 Juin 1906, à midi quinze, dans la vieille cathédrale de Trondhjem, il fut, ain- si que la reine, sacré par les évêques de Trondhjem, de Christiania et de Bergen, et couronné par M. Michelsen, aux acclama- tions de la foule.

Haakon VII (prononcez Hôkoon) a tren- te-cinq ans. C'est un homme svelte, élancé, aux yeux bleu clair, à la démarche élégan- te et ferme, à l'aspect sérieux et réfléchi.

Toute sa vie, jusqu'à son election, il la passa sur mer. Entré très jeune dans la marine danoise — les princes ont de ces privilèges — il franchit pas à pas tous les grades de la hiérarchie jusqu'à celui de ca- pitaine de vaisseau. Au moment du plébis- cite, il commandait la canonnière *Storbelt*. Il adore la mer et n'a jamais manqué de prendre part aux croisières des esca- dres. Marin, la destinée a voulu qu'il ré- gnât sur un peuple de marins, dont la hardiesse fut légendaire et qui découvrit l'Amérique bien avant Christophe Colomb.

La mer et le mouvant spectacle qu'elle offre, les impressions multiples de voyages dans tant de pays différents développèrent en lui deux talents qui y étaient en germe : celui d'écrivain et celui de peintre. Il a écrit, sur ses croisières, des impressions charmantes, ce qui ne l'empêche pas de goûter la littérature d'autrui ; il a peint, sur esquisses prises à bord, des tableaux fort appréciés des artistes, dont il était, en Danemark, le protecteur et l'ami. Ajoutez à cela qu'il est musicien.

Il a épousé, le 22 Juillet 1896, la princesse Maud de Grande-Bretagne, la dernière née, la plus chérie peut-être des filles du roi d'Angleterre Edouard VII.

Le couple royal forme un des ménages les plus unis qui soient, et ce n'est point pour déplaire aux Norvégiens, dont les poètes ont si magnifiquement exalté les vertus et les joies du foyer. Haakon VII a trouvé chez sa femme qui, elle aussi, écrit — quel- ques-unes de ses œuvres ont paru, sous le pseudonyme de Graham Irving, dans des revues anglaises — qui, elle aussi est musi- cienne et artiste, une conformité de goûts qui a rendu plus parfaite encore leur union de cœur.

Tous deux sont simples et bons. Haakon VII a pris le pouvoir dans des conditions particulièrement difficiles : cou- sin du roi de Suède, il avait à ménager des susceptibilités quelque peu légitimes ; roi, issu de race royale, il avait à dissiper les préventions d'un peuple de nature fon- cièrement démocrate et égalitaire ; il a réussi à éviter tous les écueils.

Sa première visite officielle est pour la France ; le couple royal y est assuré de la sympathie de tous et — ce qui n'est point pour déplaire aux sentimentaux — Haakon VII y vient précédé d'une légende re- nouvelée de la prédiction de la sorcière de Macbeth : une gitane de Malaga lui a crié une jour, assure-t-on, en Danemark, le fati- dique : « Tu seras roi ! » Et la sorcière a prédit vrai.

Maurice DUMOULIN.

FEUILLETON DU SUPPLEMENT ILLUSTRE du Petit Journal

CATHERINETTE

XI. — ENFIN DES RIRES !

(Suite et fin)

Mais ces dames n'éprouvent nullement le besoin d'user ni d'abuser de M. Auberpinet, premier clerc. M. Auberpinet, premier clerc, n'en demeure pas moins là. Quelle courtoisie dans ses propos, quel empresse- ment dans les gestes de ses grands bras, quelle sollicitude dans les pans de sa redin- gote qui volent capricieusement derrière lui — ce sont les ailes de cette mouche du coche ! Avec quelle dignité il repousse les curieux et quelle grâce, ayant ouvert la porte vitrée, il s'aplatit de côté, s'incruste dans la muraille pour laisser passer ces dames ! M. Auberpinet, premier clerc, est veuf, et, avec quatre cent mille francs, il ne répugnerait pas à acquérir une charge de notaire.

— Si mademoiselle Mahout voulait bien me permettre... Si mademoiselle Mahout daignait m'y autoriser...

Et, parmi les curieux, ce nom va de bou- che en bouche comme un bourdon de corolle en corolle : « Mlle Mahout !... Mlle Mahout !... » Chacun affirme à son voisin que le séjour à la campagne a admirable- ment profité à Mlle Mahout.

— Comme elle est embellie ! — J'ouvrais la bouche pour vous le dire ! Je vous crois, bonnes gens, qu'elle est embellie !

Et, tout le long du chemin, des têtes se retournent, des volets haillent ; il semble que les maisons elles-mêmes se mettent à susurrer, à fenêtres mi-closes : « Mlle Ma- hout ! Mlle Mahout !... »

Paix-là, paix-là, bonnes gens ! Au seuil de la maison à volets marrons, Drillard attend. Il retire précipitamment sa vieille casquette, la tourne, la retourne dans ses doigts.

— Bonjour, monsieur Drillard ! — Bonjour, mam'zelle !

La jeune fille lui a tendu la main ; il va pour la saisir, mais il aperçoit Mme Ma- hout et un grand trouble le paralyse. En- fin, il se décide et prononce des paroles confuses où il est question de volige, de bon voyage, de tasseaux, de bonne santé et de papier de verre.

Seulement alors, la jeune fille constate que les cheveux de Drillard, jadis jaunes et frisés comme des copeaux, sont devenus rares et gris. Mais il aurait été par trop re- grettable que cette particularité capillaire eût complètement disparu de la surface du globe. Les cheveux jaunes et frisés comme des copeaux subsistent, à côté du menuisier, sur la tête d'un petit garçon aux grands yeux étonnés.

— C'est votre fils, monsieur Drillard ? demande Mlle Sophie.

— Oui, oui, oui, mam'zelle, répond Drillard en rougissant, c'est absolument tout comme vous le dites, oui, oui, oui...

— Quel âge a-t-il ? demande la jeune fille.

— Trois ans et deux mois, répondit Drillard.

— Il est joli comme un amour.

Mlle Mahout enlève le bonhomme dans ses bras. Flatté, Drillard avoue alors qu'il en a deux autres. Un garçon de deux ans et une petite fille encore au sein qui sont restés en face, avec la mère.

Mlle Sophie se retourne vers la boutique et aperçoit un jeune femme dodelinant un poupon. La jeune fille sourit de loin à la jeune mère qui sourit de son côté et somme son bébé vagissant d'envoyer un baiser à la demoiselle...

Suivant les indications de Mlle Mahout, Drillard avait tout disposé dans la mai- son comme cela se trouvait du vivant du professeur de mathématiques. Aussi, sans étonnement, sans secousse, Mme Mahout reprit ses habitudes d'autrefois.

La petite ville tenta d'abord quelques dé- marches pour pénétrer dans l'intimité des

deux femmes. Des hommes jeunes, mûrs, célibataires ou veufs, s'en vinrent rôder au- tour du joli sac d'écus. Allez, allez, bonnes gens !

La petite ville alors jugea que Mlle Ma- hout était d'une répuante avarice.

Ce jugement fut tôt cassé et révisé par l'opinion publique lorsqu'on apprit les cha- rités que la jeune fille répandait infatiga- blement.

La petite ville, vexée, décida que Mlle Mahout était une originale incorrigible, et la petite ville eut le dernier mot, car que répondre à une accusation pareille ?

« Somme toute, avec le sot emploi qu'elle fait de sa fortune, cette originale de Mlle Mahout doit s'ennuyer terriblement ! »

— Ah ! ce ne sont point les oreilles qui man- quent à la petite ville.

Mais on entend aussi par le cœur. Ne perçois-tu pas, honnête petite ville confit dans l'oisiveté et la dévotion, ne perçois-tu pas, à travers les murailles, ces rires de cristal, ces cris de joie, ces trépignements de bonheur ?

Petits ! chers petits ! Parfois les enfants de Drillard font tant de bruit qu'ils réussis- sent à réveiller Mme Mahout. Et, somno- lente encore, sans colère, avec un gros sou- rire qui se fige aussitôt, la bonne dame sou- pire : — Ah ! si M. Mahout vous entendait !

Fusez, les rires, les jolis rires, chants d'aurore, hymnes trillants d'espoir, qui bé- nissez la vie et que la vie bénit ! C'est de votre grâce, petits, chers petits, de vos joies simples et vastes, c'est de l'étonne- ment crédule et confiant de vos yeux clairs, que les hommes ont créé les anges, et vous nous faites ici-bas un coin de paradis.

Et les jolis rires fusent, éclatent, s'épa- nouissent en gerbes sonores. Mlle Sophie écoute, contemple et elle subit délicieuse- ment l'irrésistible contagion.

Car, ici-bas, on se lasse de tout, même des larmes.

FIN

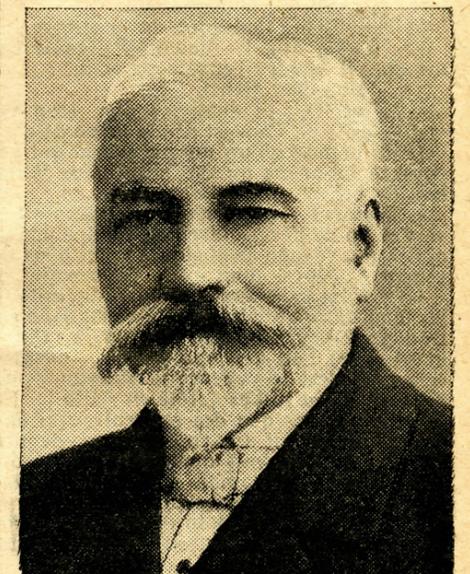
Gustave GUESVILLER.

Nous commencerons dans notre prochain numéro

L'Ecureuil

de M. André THEURIET

Est-il nécessaire de rappeler à ce propos que l'éminent académicien, dont on a déploré la mort toute récente, s'est montré dans ses



Cl. Reutlinger.

André THEURIET

nombreux romans et nouvelles un de nos plus jolis conteurs ?

L'Ecureuil

que nous allons publier est une œuvre pleine de charme et d'intérêt. Nous sommes persuadés que nos lecteurs y trouveront le plus grand plaisir.

LA JOIE DU PRINTEMPS

I

Toute frissonnante encore de la fraîcheur des nuits de Mai, la vallée s'éveille voilée dans une légère brume transparente qui s'élève de la rivière, ondule sur les rives, parmi les prés et les vignes, fuit le long des pentes couvertes de bois et s'en va, fondue, imperceptible, vers les hauteurs que dore le soleil levant...

... Devant son cheval où reposait une toile immaculée, le peintre Henri Peyrolle assistait à ce réveil des choses... Son regard, ce regard du paysagiste qui sait embrasser les immensités et détailler les moindres objets, délaissait en ce moment la grâce nonchalante de l'Yonne, qui murmurait dans son lit de roseaux verts, et dédaignait les prairies scintillantes de rosée. Du coin de bois qu'il avait choisi à mi-côte, l'artiste, immobilisé dans une inlassable contemplation, fixait ses yeux au bout d'une allée de noisetiers où, au centre d'une clairière, sommeillait encore, les volets clos, la demeure du garde-brigadier Silber...

Drapée de lierres et de glycines qui montaient jusqu'aux bardeaux du toit avancé comme une coiffe, et retombaient en grappes vertes et mauves sur son porche couvert de tuiles rouges, la maison, parmi les neiges du verger fleuri, apparaissait reposante, heureuse...

... Un rayon de soleil glisse dans l'allée, et le toit pointu s'éclaire d'une lueur rose... Des pigeons s'envolent, et c'est un battant d'ailes, des roucoulements sans fin sur les fatièrres... Des abois joyeux retentissent... Une porte s'ouvre, puis, là-haut, au milieu du pignon où se pose le soleil, deux volets claquent, et, dans le cadre de la fenêtre, une tête blonde se penche...

Les regards du peintre, à travers le voile des frondaisons nouvelles, distinguent, dans le nimbe des cheveux dénoués, des yeux bruns qui s'ouvrent lentement, encore lourds de sommeil, une bouche menue qui sourit à l'aube, au soleil, au printemps...

Les pigeons volent maintenant devant la fenêtre, et quelques-uns s'abattent, insinuants et hardis, sur la barre d'appui... Une main les caresse, lisse les ailes chatoyantes, et les pigeons se rengorgent, étalant en roue les plumes de leur queue, puis un joli geste les renvoie...

En bas, la femme du garde verse à pleines mains la provende à la basse-cour et, sur le pas de la porte, le brigadier Silber, un grand homme roux, la barbe en éventail, apparaît guêtré, le fusil rejeté en arrière, la pipe courte au coin des lèvres, et s'en va, riant à sa fille qui se penche, toute blanche parmi les fleurs, et, jusqu'au tournant d'une allée, lui envoie une pluie de baisers...

II

Au moment où le peintre, comme en extase, portait, lui aussi, ses doigts à ses lèvres et, vers la jeune fille qui rentrait dans sa chambre, jetait un baiser perdu à la fenêtre à demi refermée, des pas lourds s'assourdirent parmi les herbes du chemin forestier... En hâte, Henri Peyrolle se rassit devant son chevalet et parut s'absorber dans la recherche de pinceaux au fond de sa boîte...

Le képi noir à liséré rouge sur l'oreille, la blouse bleue flottante sur les reins, le facteur passait... Il aperçut le peintre...

— J'ai une lettre pour vous, m'sieu Peyrolle, fit-il...

Et, s'arrêtant, il fouilla un instant dans son sac de cuir, en tira une mince enveloppe et la tendit au jeune homme.

— Merci, père Bourgoïn, dit le peintre. Et, tandis que le facteur reprenait sa marche, il déchira l'enveloppe et lut :

« Mon cher Henri, »
« En vérité, tu délaisses par trop ta vieille tante !... Ce n'est pas la peine de n'avoir au monde qu'un unique neveu qui ne possède lui-même qu'une tante pour toute famille !... »

« Comment ?... Monstre d'ingratitude !... vers la fin de Février dernier, tu vins m'annoncer un voyage de quelques jours pour te remettre, dis-tu, d'un excès de travail, et voici bientôt trois mois que tu restes enfoui au fond de cette vallée de l'Yonne, dans ce trou de Villevallier que tu trouves charmant et où l'on t'envoya jadis en nourrice !... Ce n'est pas encore le Morvan, cela, mon neveu, et tu t'es arrêté en route !... Et je ne crois pas que des souvenirs qui datent de vingt-huit ans t'aient laissé, depuis l'époque où tu avais quelques mois et où la chèvre de la maman Silber te nourrissait, des charmes assez puissants pour te retenir si longtemps loin de Paris, loin de ton atelier, de tes habitudes... loin de ta tante !... »

« Tu as beau être paysagiste et aimer le plein air, ce séjour prolongé me surprend et m'inquiète !... »

« Et ton mariage que nous avions projeté ensemble, aimable neveu ?... Tu me parais avoir complètement oublié que, l'hiver dernier, je t'ai présenté, après ta médaille d'honneur au Salon et ta croix, une héritière bien dotée, dont le père, un personnage influent, te casera quelque jour à l'Institut ?... »

« Souviens-toi, mon cher Henri, que je ne suis pas bien riche et que, malgré ton grand talent, je ne serai tranquille que le

jour où tu seras pourvu d'un solide mariage !... »

« Et puis, je l'avoue, il y a encore une question de sentiment !... Nous sommes tous deux privés de famille depuis bien longtemps, hélas !... et il serait doux au cœur de ta vieille tante d'avoir de tout petits-neveux à aimer, à caresser avant de mourir !... »

« Allons, mon cher ami, pense à moi davantage, pense à Mlle Marthe Depierre qui, je le sais, ne t'a pas oublié, elle, et, si tu veux, nous aurons un beau mariage d'ici quelques mois... »

... Henri Peyrolle avait refermé la lettre et, le front tombé dans les mains, il se laissait aller à ses pensées.

Où, il revoit maintenant cette Marthe Depierre, une grande et mince jeune fille, très belle, disait-on, au parler insignifiant, prétentieux, sur laquelle sa gloire naissante avait produit un certain effet... il s'en souvenait. Ah ! certes, l'avenir, par cette porte, pouvait s'ouvrir superbe, doré, prêt à satisfaire toutes les ambitions de gloire et de fortune, et, vraiment, il avait, un moment, arrêté là son désir !...

Mais aussi, pourquoi, en se rendant vers ce pittoresque Morvan qu'il voulait visiter, était-il descendu à ce village ?... Pourquoi avait-il voulu revoir ces braves Silber qui avaient été si heureux de retrouver leur nourrisson dans ce grand jeune homme déjà célèbre ?... Pourquoi, la fatalité s'en mêlant, s'était-il épris à ce point de cette blonde Marie-Rose, leur fille ?... Comment, en quelques semaines, cette enfant de seize ans s'était-elle emparée de son être tout entier, lui faisant trouver mille prétextes pour demeurer à Villevallier et passer la plus grande partie de ses journées chez la garde, peignant la maisonnette, la clairière, les allées dans des croquis qu'il n'achevait jamais !...

Et maintenant, qu'allait-il faire ?... Quelle décision devait-il prendre ?... Ah ! si seulement il avait su éveiller dans l'âme de Marie-Rose un sentiment qui répondit au sien ?... Mais Henri Peyrolle avait eu soin de cacher à tous la tendresse profonde qui remplissait son cœur, et il se serait jugé bien misérable si la pensée de troubler la délicieuse amitié que la jeune fille lui témoignait l'avait seulement effleuré !...

Allons, il fallait être courageux !... Et malgré l'angoisse de l'adieu définitif, oui, aujourd'hui même il prendrait son dernier repas chez la garde dont il était le pensionnaire, descendrait à l'auberge où il couchait, et, sa valise bouclée, il repartirait pour Paris !...

III

Un rire frais chanta soudain à ses oreilles... Il retourna la tête, effaré : Marie-Rose était derrière lui et, du doigt, lui montrant la toile immaculée :

— A quoi pensez-vous donc, monsieur Henri ? interrogeait elle, malicieuse... Vous ne m'avez pas entendue venir ?... Vous dormiez ?...

Elle rit encore et, amicalement, lui tendit une main qu'il serra, oubliant déjà, dans la douce pression des doigts, la résolution qu'il venait de prendre.

Il n'avait pas répondu à la question de la jeune fille et lui demandait pourquoi, dès l'aube, elle était déjà dans le bois.

— Je vais au muguet, fit-elle. Pour conserver les bouquets plus longtemps, il faut cueillir la fleur avec la rosée du matin... Voici mon panier, et si vous voulez m'aider à le remplir, dépêchons-nous !...

Il eut un instant la pensée de refuser...

— Je ne puis laisser mon attirail ici, dit-il

— Ne craignez pas les voleurs, répondit-elle en souriant. Le brigadier Silber est au bois... Les braconniers dorment, et vous retrouverez votre toile !... D'ailleurs, je sais une place tout près d'ici...

Il céda... Par un sentier où s'entre-croisaient les branches très basses des coudriers et des saules et qui longeait un filet d'eau courant vers la rivière, elle le conduisait remontant les pentes qui s'abaissent jusqu'aux rives de l'Yonne, et bientôt, sous une haute futaie, elle lui montra l'herbe humide semée des perles blanches du muguet.

— Il n'y a qu'à se baisser, dit-elle.

Et, rejetant au pied d'un frêne son chapeau de promenade, elle se mit à cueillir les fleurs... Le peintre l'aida dans sa moisson et, très vite, le panier se remplit.

Toute rose, elle s'était assise parmi le tapis odorant et rassemblait les tiges des fleurettes pour en former ses bouquets.

Elle disait en même temps au jeune homme comme elle aimait les fleurs, les bois, ce coin de pays bourguignon ombreux et frais ; elle lui racontait aussi ses tristesses quand il lui avait fallu quitter sa maisonnette pour aller en pension, pas bien loin pourtant, à Joigny, la ville voisine, et sa joie quand elle était revenue parmi ses chers arbres, au bord de la claire rivière...

Il la contemplait, écoutant sa voix harmonieuse, un peu enfantine encore, mais si caressante !... Et la futaie s'emplissait de lumière, toute la terre, dans son renouveau, palpait de l'allégresse des choses ; une joie de vivre, très douce et attendrissante, flottait avec des chansons d'oiseaux parmi les jeunes feuillées dans les hautes cimes, avec les parfums des muguettes en fleur sur le sol !... Et cette jeune fille souriante, si jolie au milieu des bois ensolés dont elle disait le charme pénétrant, était bien la personnification vivante du mai fleuri, la créature exquise nécessaire à cette joie du printemps...

Et le peintre, envahi par un alanguissement, songeait à ce que pourrait être sa vie, sa vie d'artiste auprès de Marie-Rose... Est-ce que la fortune et la gloire compenseraient jamais la perte de cette tendresse ?... Une angoisse le saisit : Marie-Rose ne l'aimait pas !... Et il se jugea lâche de ne pas oser une rupture définitive...

La jeune fille avait cessé de parler et regardait, surprise, le visage du peintre qui s'était assombri...

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle avec un effarement inquiet qu'il ne comprit pas.

Il fit un nouvel effort et dit seulement : — Je pars aujourd'hui... Je retourne à Paris !...

— Déjà !... Oui, il le faut bien, murmura-t-elle, la voix tremblante ; vous ne pouvez pas vous éterniser de nous !...

Elle s'était levée lentement et reprenait son panier rempli de fleurs.

— Mais vous reviendrez ?... demanda-t-elle... Bientôt, n'est-ce pas ?...

Il résolut de brusquer, d'en finir avec ses hésitations, de casser d'un coup les ailes de son rêve.

— Je ne crois pas, répondit-il avec une affectation d'indifférence...

Et, penchant la tête, sans vouloir la regarder, pour cacher son émotion, il ajouta très bas :

— Je ne pourrai plus revenir... C'est fini !...

Elle eut un sursaut, une agitation subite de tout l'être et répéta machinalement, se parlant à soi-même :

— C'est fini ! Les fleurs roulèrent à terre, s'éparpillant en une jonchée de blanches clochettes, comme les menus débris d'une porcelaine brisée...

Il releva son regard vers Marie-Rose... Les joues toutes pâles, les chers yeux bruns fermés soudain, voilant des larmes qu'il devina lourdes et prêtes à jaillir, les lèvres serrées dans une contraction douloureuse pour ne pas laisser fuir un aveu que révélait un frémissement involontaire, toute cette attitude lui cria le muet amour de cette enfant !...

Un bonheur immense l'envahit et, s'approchant de la jeune fille, il lui prit la main...

— Voulez-vous que je reste ?... demanda-t-il encore, anxieux...

Elle ouvrit ses paupières d'où tombèrent deux grosses larmes et, toute troublée encore, mais maintenant avec un sourire à ses lèvres descollées, elle répondit :

— Oh ! oui !...

Il eut à peine le temps de savourer toute l'ingénuité de cette exclamation : des branches s'écartaient dans les taillis et la haute silhouette du garde apparaissait...

Henri Peyrolle prit le bras de la jeune fille et, l'entraînant à travers le tapis fleuri :

— Marie-Rose, dit-il en souriant, allons demander à votre père de nous unir pour ne nous plus jamais quitter !...

Pierre VERNOU.

LE BON MAITRE

Un large bocal à la devanture de la pharmacie projetait sur le trottoir humide, sans qu'il eût plu, une colonne verte qui décomposait le visage des rares passants atardés encore dans la grand'rue.

Le bourg achevait de dîner, et la nuit d'Octobre était poudrée, ainsi qu'un chaselas, d'une poussière vaporeuse ; les chaudes étoiles d'Août ne luisaient plus toutes, et, sous la lune ronde comme une meule, le ciel semblait semé d'une fine mouture d'astres.

Les clochettes de porcelaine de la gare annonçaient l'express de Paris. Huit heures sonnèrent à l'église, et, lorsque la vieille horloge eut tinté, celle de la mairie immédiatement commença ; dans le silence de ce coin de province, sur la paisible ville aux toits luisants, le temps, le temps immuable et toujours sérieux et égal, avait l'air d'être devenu fou et de sonner une heure étrange dans la nuit. Le gros bourg dinait dans un bruit de vaisselle et de fourchettes, à la faveur des petites lampes. On savait que le docteur Coste avait été invité avec sa famille à l'Enregistrement, que le curé n'était pas bien, qu'on avait baptisé la fille du receveur-buraliste, et c'étaient presque là tous les événements.

Grimpée sur une chaise, Elodie, la servante du Café du Siècle, vint allumer le quinquet acétylène dont l'installation avait fait parler, et tout d'un coup le mur de l'orphelinat, en face, fut éclairé, avec les pointes de ses arbres sombres et les verres de couleur qui servent au 14 Juillet, les verres qu'on oublie toujours d'enlever avant l'hiver et qui éclatent aux premières gelées parce qu'ils sont pleins d'eau de pluie ainsi que des bénitiers.

Deux messieurs surgis de l'ombre, entre les caisses de fusains, levèrent les yeux vers la lampe et entrèrent.

Ils s'attablèrent. Elodie apporta sur un plateau de cuivre le café et le carafon gradué de cognac, et tous les deux la regardèrent parce qu'elle était jeune et rouge et qu'ils avaient des épouses sèches et sévères.

M. Roure se pencha vers M. Planque : « On lui avait dit qu'à Paris... » et la confidence ne fut entendue que par le gros hom-

me pensif dont les yeux ternes brillèrent.

Le greffier arriva, se frottant les mains.

Ils déployaient, pour être la chaque soir, des trésors de diplomatie et de ruse. Ils faisaient venir la chose de loin, insinuaient, au commencement du dîner, que cela les ennuyait, mais que, peut-être, ils seraient obligés d'aller voir un tel, pour une affaire.

Passionné de musique, affirmait-il, le greffier réclama le phonographe.

L'instrument était sur un coin de table, le pavillon menaçant comme une gueule de canon, sourd encore, mais plein de ren-gaines qu'on allait déchaîner.

Le cafetier s'avança, toucha un bouton, et l'ouvrier parisien emmena tout de suite pou-poule au concert.

Recueillis, ils écoutaient la chanson et les nasillements pour la cent millièmes fois. Elodie rêvait de splendeurs inconnues.

Déjà M. Planque avait attaqué le carafon de cognac, il l'avait même vaincu à moitié, et la bonne servait la bière.

— Nous ferions bien un domino sans piocher, mais il faut que vous rentriez à neuf heures, dit le greffier en regardant M. Planque.

Le phonographe répétait maintenant les commandements militaires et jouait le défilé de la garde républicaine, et M. Planque, tyrannisé par sa femme, qui le bousculait lorsqu'il rentrait du café, enivré par ces musiques martiales, grisé par les polissonneries à la mode, et fort de se sentir au milieu d'un groupe ami, commanda le domino lui-même, ajoutant, à la stupéfaction de ses camarades, que le feu aurait beau prendre à sa boutique, il ne rentrerait pas, ce soir, avant dix heures !

On l'applaudit. Un homme était un homme, que diable ! Et ils se mirent à touiller les dominos et à verser la bière.

Neuf heures sonnèrent au cadran doré de la salle. On regarda M. Planque : il ne broncha pas.

— C'est à moi de mettre, dit M. Planque, et il posa le double-six.

Ah ! on verrait bien ! Il en avait assez, à la fin. Tous les soirs, dès aujourd'hui, il rentrerait à dix heures ; et il viendrait au Siècle, oui, au Siècle, parce que ça lui fait plaisir, et voilà tout !

Ses victoires et les canettes de bière aidant, il se cuirassait intérieurement ; il était fier de lui comme ceux qui secouent des jougs séculaires et renversent les vieilles tyrannies, dans un grand élan, au soleil d'un jour de liberté !

A dix heures moins cinq, le greffier lui-même, qui était célibataire, se leva et prétendit qu'il ne fallait pas abuser.

M. Planque sentit qu'il avait été un peu loin, et la forteresse qu'il avait échafaudée dans son cœur chancela.

A tâtons, il gagna sa chambre. Un trait de lumière en soulignait le bas de la porte, et le trou de la serrure semblait un œil rouge qui le fixait.

Il entra. Sa redoutable épouse, lasse d'attendre, empilait, pour se calmer un peu, du linge au plus haut rayon de son armoire.

La glace de la cheminée doublait sa carrière de gendarme, et M. Planque ne savait plus distinguer sa femme de son image.

Il ne demeura pas longtemps indécis. La véritable Mme Planque, cramoisie, sauta de sa chaise :

— Ah oui ! dit-elle, ah oui ! Et ces deux mots glacèrent le timide mari.

Il étendit les bras, la tint à distance. Alors elle lui tourna le dos. Elle chercha quelque chose qui ne devait pas être dans la chambre. Elle sortit ; il l'entendait heurter les chaises de la cuisine.

Il lui restait la fenêtre ou le lit.

Il se coula sous la vaste couche conjugale, et quand l'épouse irritée revint, n'ayant trouvé que le court balai des tapis, elle demeura stupéfaite de ne plus le voir.

Le désordre de la peau d'ours, près de la table de nuit, lui indiqua la cachette.

Elle s'accroupit et fit passer son balai sous le lit. Elle balayait le parquet sans succès. Deux sous vinrent rouler près de la cheminée, puis elle ramena quelques flocons de cette bourre que les ménagères appellent des « moutons », et une sandale usée que la femme de ménage avait dû repousser là-dessous.

M. Planque ne soufflait pas.

Elle découvrit un gant qu'elle avait cherché longtemps, et, pendant qu'elle l'époussetait, l'assié-gé invisible eut un instant de répit. L'express sifflait en sortant du tunnel. Il passa, ébranlant les vitres, et, le silence revenu, M. Planque put entendre le phonographe du Café du Siècle nasiller :

Viens, pou-poule ; viens, pou-poule ; Viens !

Il ne voyait pas son ennemie, il ne distinguait que l'effort d'un balai trop court qui eût voulu l'atteindre.

L'épouse se jugea sans doute ridicule, et, dépitée, cessa l'attaque.

— Sortiras-tu, à la fin ?

M. Planque dédaigna de répondre, sentant que les choses s'arrangeaient.

— Tu veux donc passer la nuit sous le lit ? A ton aise, moi, je me couche.

Un jupon tomba sur le tapis avec un bruit d'étoffe froissée, les boutons d'un corsage sonnèrent contre une chaise, le lit craqua, la lampe s'éteignit.

Alors, d'une voix qu'il voulait autoritaire, M. Planque prononça dans l'ombre : — Je ne sortirai pas, bobonne ; je ne sortirai que quand cela me plaira, parce qu'un homme doit être maître chez lui !

LÉO LARGUIER.

CONSEILS PRATIQUES

L'alimentation

On ne se préoccupe pas assez de l'influence de l'alimentation sur la santé. Nous sommes beaucoup trop portés à manger fréquemment ce que nous aimons, plutôt que de nous inquiéter de ce qui nous est favorable ou de ce qui nous est nuisible.

Combien d'entre nous se plaignent de digestions difficiles, de malaises d'estomac, et qui incriminent leurs pauvres organes, sans penser que, s'ils s'astreignent à n'absorber que ce qui leur convient, ils se porteraient à merveille.

Les médecins sont d'accord, aujourd'hui, pour reconnaître que toute une catégorie de maladies cède devant un régime approprié, mais il serait bien plus sage et bien plus logique de se faire, à soi-même, un régime avant que vienne la maladie.

Un peu d'attention et de persévérance nous permettront de dresser la liste des aliments à laquelle nous devons rester ensuite fidèles. Pendant un mois, par exemple, on s'obligera à noter sur un agenda le

menu de chaque repas et, en face, l'état de bien-être ou de malaise qu'on aura ressenti. Si, au bout de ce temps, on constate qu'à un aliment quelconque correspond invariablement une mauvaise digestion, on rayera le coupable de l'ordinaire.

Une mère de famille prendra cette précaution, non seulement pour elle, mais pour tous les siens. Sans importer ceux-ci d'interrogations continuelles, elle notera discrètement, quand l'occasion s'en présentera, les troubles dont ses enfants ou son mari se seront plaints et, discrètement aussi, elle supprimera des menus les mets indigestes et lourds.

Il arrive que des mets qui, pris isolément, ne font aucun mal, deviennent nuisibles quand ils sont associés ; cette particularité, comme les précédentes, se reconnaîtra après quelques observations répétées.

Il ne faudrait pas juger ce petit système de notations superflu et exagéré ; si l'on songe qu'une goutte d'eau, qui tombe sans cesse sur le même rocher, suffit pour le creuser à la longue, on comprendra mieux combien un aliment nuisible à l'organisme peut y faire de ravages s'il est absorbé avec continuité. Supposez une personne dont l'estomac ne supporte pas le vin ; par habitude, par tradition, elle en boit cependant à chaque repas et elle se plaint de douleurs dont la cause lui échappe. Il arrivera fatalement qu'un jour une maladie grave se déclarera, maladie qu'elle eût évitée si, procédant par élimination, elle avait recherché ce qui, dans son alimentation habituelle, lui était défavorable.

Une bonne maîtresse de maison devra aussi se soucier d'adapter la nourriture aux besoins créés par le genre de vie des siens. Le labeur manuel exigera d'autres aliments que le labeur cérébral. Au premier, les nourritures fortes, même un peu lourdes et qui « tiennent » dans l'estomac ne seront pas nuisibles. Au second, il sera nécessaire d'attribuer des mets légers, d'une digestion facile, mais riches en phosphore et très réconfortants sous un petit volume.

D'une manière générale, on évitera les crudités qui, outre leur digestibilité difficile, ne sont jamais qu'imparfaitement débarrassées des microbes nombreux de la terre et des fumures. Le poisson sera rigoureusement frais ; un poisson dont la chair a molli est un véritable toxique. Les crustacés, les coquillages, les moules surtout sont loin de convenir à tout le monde. Les épices, le vinaigre, la moutarde seront employés avec parcimonie. Certains fruits ont de curieuses particularités. J'ai connu une personne que les fraises empoisonnaient littéralement ; les fruits cuits sont d'ailleurs préférables aux fruits crus. La viande, enfin, ne figurera qu'avec discrétion dans les menus. On sait combien les populations rurales se nourrissent peu de viande : une fois par semaine, le plus généralement ; elles ne s'en portent que mieux.

Il faut, d'ailleurs, éviter de manger abondamment, et l'hygiène recommande de sortir de table avant d'être complètement rassasié.

GRACIA.

MOTS EN PENTAGONE

Au pied. — Tendu. — Petite rave. — Celui qui premier descendit (Ce fut Martel, à ce qu'on dit). Dans ce gouffre du Lot est un brave. — Avec plaisir du lentement. — Esprit du mal. — Dénombrement.

UN ALLOBROGE.

AVIS AUX DEVINEURS

Les solutions doivent être parvenues le MARDI au plus tard au rédacteur en chef du Supplément illustré du Petit Journal.

SOLUTION

des Mots en Cocotte (n° 813)

H A C
S O N A P A R T E
B O N A N E M I E
A N E M I E
P A R I S
L I
M

SOLUTIONS JUSTES

des Mots en As de Pique (n° 862)

Massacré de Wassy. — Pontissalieu. — O. Q. P. — Warrior. — C. Véron. — F. Renault. — H. Le Ferry. — P. Seurat. — O. Clin. — C. Devillers. — Un spirite. — Réitérag. — V. Ecarfed. — A. Bolton. — Séguier. — E. Nozet. — M. Brunette. — M° Tafer. — L. Demangeot. — F. Groc. — L. Larbre. — Edmond et Juliette. — 1 Ami du P. J. — H. R. Jacquet. — Agostini. — Cocherel, Dinan. — Imp. Barsacais.

Le grand remède pour les femmes LES PILULES PINK

Les pilules Pink sont souveraines contre tous les troubles de l'organisme féminin. Il n'y a rien de comparable aux pilules Pink pour le décongestionner, l'assouplir, lui rendre la force par l'apport d'un sang pur, riche, et pour mettre un terme aux misères de toutes sortes, tiraillements, pesanteurs, vertiges, migraines, pertes, vomissements, indispositions qui rendent à beaucoup de femmes la vie semblable à un long martyre.

Deux fois dans sa vie, Mme A. Dumelier, Cité 16, N° 121, à Bruay (Pas-de-Calais) a eu recours aux pilules Pink, deux fois, elle n'a eu qu'à s'en louer :



Madame A. Dumelier (Cl. Destoppeleire, Bruay)

« A la suite de couches, j'ai eu de très fortes hémorragies et je suis restée, écrit-elle, dans un état de faiblesse extraordinaire. Je ne pouvais même plus marcher. Malgré tous les soins, l'amélioration ne venait pas. J'ai eu alors recours aux pilules Pink qui, il y a trois ans, m'avaient déjà fait tant de bien. A cette époque, j'avais été aussi très malade, atteinte d'anémie au dernier degré. Seules les pilules Pink avaient pu me rétablir. Je suis donc doublement reconnaissante aux pilules Pink. »

Les pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la neurasthénie, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, douleurs.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Ph^o Gablin, 23, rue Ballu, Paris, 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les 6 boîtes, franco.

PRIX DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE

Qu'on se méfie d'annonces trompeuses avec grands dessins d'accordeons, et qu'on ne se laisse pas influencer par des NOUVEAUTES SENSATIONNELLES offertes ailleurs, car celles-ci n'ont aucun avantage pour la musique. Demandez plutôt notre nouveau "CATALOGUE D'ACCORDEONS" et d'autres instruments de musique que nous envoyons gratuits et franco. Port des lettres : 0 fr. 25 ; cartons : 0 fr. 10. HERFELD et C^{ie}, à Neuenrade, N° 33 (Allemagne). Fabrique d'Accordeons la plus grande et la plus importante de la place.

5 000 Montres gratuits

A titre de réclame pour nos montres et pour la propagation de notre catalogue richement illustré, chaque lecteur de ce journal peut recevoir gratuitement une très belle montre à remontoir et à ancre pour dames ou messieurs. Envoyez votre adresse, en joignant 50 centimes en timbres-poste pour port et frais, à : LEOP. FEITH, VIENNE 7/1 (Autriche)

POILS ou DUVETS disgracieux du visage et du corps, disparition complète. Indication de s'en débarrasser n° 15 c. ACHILLE, chimiste, 75, r. Montmartre, Paris

GLAÇAGE DU LINGE INSTANTANÉ PAR LE GLACE BUEDOIS. Le flac. n° 300 chimistes n° c. mand 2 fr. 25. GUIBERT, 10, rue Castellano, 10, Paris.

LA GUÉRISON DES MALADIES de POITRINE et des Voies respiratoires

Sous ce titre, le Journal des Forces vitales publie une étude sensationnelle sur une nouvelle méthode qui guérit radicalement la Tuberculose, la Phthisie, la Bronchite, l'Emphysème, le Catarrhe, l'Asthme, l'Oppression, etc. — Ce journal est envoyé gratuitement sur demande adressée à M. le Directeur de l'Institut de Régénération, 37, rue Labryère, Paris.

Le Thé Mexicain du Dr Jawas est le Meilleur Remède pour MAIGRIR sans nuire à la santé. La Boîte : 5 francs ; en Vente dans toutes les Pharmacies.

Accordeon avec appareil à trémolos ET JEU DE CLOCHETTES

10 touches, 3 registres y compris celui pour le trémolo, 2 doubles soufflets avec coins et fermetoirs, clavier ouvert en nickel, instrument magnifique, durable, produisant une musique extrêmement forte ; par suite de l'appareil à trémolos, on peut obtenir à volonté une musique tremblante ou trémolante très agréable pour les auditeurs.

Prix : Frs. 6,25 seulement Port : 1 fr. 25. Méthode pour apprendre seul gratis. Prix-courant pour toutes sortes d'instruments de musique gratuits et franco. Heinr. Suhr, Neuenrade N° 2024 (Westphalie) La plus importante fabrique et maison d'exportation d'instruments de musique de la place ; fondée en 1891.

Beauté de la Gorge par les PILULES ORIENTALES

Toutes les dames et jeunes filles peuvent acquérir la beauté plastique de la gorge, en faisant usage pendant quelques semaines des Pilules Orientales. Ces pilules, garanties bienfaites pour la santé, sont sans rivales pour développer, raffermir, reconstituer les seins et donner à l'ensemble de la poitrine les proportions harmonieuses d'un embonpoint modéré.

Un flacon avec instructions est envoyé franco à nos lectrices contre 6 fr. 35 adressés à J. RATIE, ph^{en}, 5, passage Verdeau, Paris (9^e).

POUR ÊTRE ÉPATANT à la Noce, en toute réunion où l'on s'amuse RIRE et FAIRE RIRE envoyez votre adresse et 0 fr. 30 à la S^{ie} de la Gaité P^{ie}, 65, r. Faub. St-Jenis, Paris, vous recevrez Album illustré, 130 pag., 350 gravures comiques, farces, phys., magie, sorcellerie, Chans., Monolog., Pièces à Succès, cartes illustrées, produit de beauté d'hygiène, Librairie Spéciale. Il est joint 4 PRIMES.

L'EXTRAIT CAPILLAIRE VEGETAL fait pousser la barbe et les moustaches magnifiques même à 15 ans et il fait repousser cheveux chûs et sourcils. — Succès assuré. — 60 000 attestations. — Gr^e flacon 3 fr. Flac. à 1 fr. 75. Flac. essai 0 fr. 75, franco contre timbres ou mand. L. FOUJADE, P.-Chimiste, à Cardet (Lob.).

RETARD DES ÉPOQUES Guérison certaine. Notice gratuite. Consult. de 2 à 5 h. D'Excelcior, 102, Faub^o Poissonnière, Paris. Téléph. 135-64.

CYCLES CONQUEROR AUTOS Garantis 99 fr. comptant au lieu de 225 fr. Motocyclettes garanties 425 fr. au lieu de 850 fr. 6-9-42-16 HP Vente au comptant et à crédit. Demander Catalogue à M. le DIRECTEUR, 27, rue des Carrières, LEVALLOIS-PERRET. à CRÉDIT

GLOBULES RÉGULATEURS NORMA Efficaces contre Douleurs, Retards et Suppressions des ÉPOQUES. Les font revenir sans danger. FL. 5 fr. 25 (Etr. 6 fr.). Ph^o VERDELLI, 87, r. de Lévis, Paris, 17^e.

Ulcères, Plaies, Eczéma MALADIES DE LA PEAU

Les ulcères dits incurables, les plaies variqueuses et de mauvaise nature, l'eczéma, les dartres, les maladies de la peau les plus rebelles, les boutons, l'acné, les rougeurs, les démangeaisons les plus atroces, les vices du sang invétérés, et tous les maux de jambes, même ceux qui ont résisté depuis des années à tous les remèdes, sont infailliblement et radicalement guéris en quelques jours, même en travaillant, par le nouveau traitement végétal du Docteur Wolf, qui est envoyé franco avec le mode d'emploi et le mandat de 1 fr. adressé à M. Passetier, Ph^o 46, rue des Faures, Bordeaux. L'essayer c'est guérir. Dépôt à Paris, Pharmacie Girard, 217, Rue Lafayette.

BEAUTÉ & JEUNESSE ÉTERNELLE A TOUS Le rouge du nez, les points noirs, les taches de rousseur, cicatrices, rides, bajoues, triples-mentons, etc. disparaissent à jamais p. la Crème Loris, le pot 1.10 HUILE FRISANTINE. Une goutte fait friser les cheveux pendant 8 jours. Dépense insignifiante. Le flac. 1.75 dév. développés, reconstit. embellis. raffermis, en 20 jours. 3.50 SEINS peu de jours p. la Farine hongroise, 1 boîte 3.50 YEUUX faire dispar. cernement et gonflement des paupières et donner éclat à l'œil. Lotion végétale. Le flacon 3 POILS Duvets et Barbe la plus dure, détruits p' toujours en une fois. La boîte trois francs. Mandat ou timbres J. Fosel, chim^e, B^e Filles-du-Calvaire, 20, Paris. Notice gratis.

LES CYCLES MARS Livrent leurs Modèles 1907 montés en pièces B.S.A. depuis A CREDIT 70 francs Rien d'Avance. Avec Pneus MICHELIN MONTRE en PRIME à TOUT ACHETEUR. CATALOGUE FRANCO. 55, Avenue de la Grande-Armée, Paris.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis ? Demandez les 6 catal. illust. réunis p^r 1907 Nouv. trucs, farces, attrapes, tonnerre physique, librai^r sorcell., magie, chansons, art. utiles, etc. Envoi gratis Maison G. Rigollet, 23, rue St-Sabin, Paris.

IMPUISSANCE PAIEMENT APRÈS GUÉRISON Résultat immédiat. — Notice gratuite sous pli fermé. Direct^r de la Pharmacie, 6, Rue Feydeau, PARIS. Téléph. 220-95.

SAGE-FEMME 1^{re} classe, prend pension. à Paris et à h. compag. (Maison discrète). Place enfanta: M^{lle} SALMON, 65, Faub. Saint-Martin (1 h. à 5 heures)

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU. par la SEULE Nouvelle Méthode parlante-progressive, pratique, facile, infaillible, donne la vraie prononciation exacte du pays même, le PUR ACCENT. Français, Anglais, Espagnol, Italien, Portugais, Russe, etc. Envoi gratis. Catalogue franco à Maître Populaire, 13-2, r. Montholon, Paris.

Avant. Après 8 jours LA SÈVE CAPILLAIRE fait pousser la barbe et les moustaches magnifiques même à 15 ans. Fait repousser les Cheveux et cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10 000 lett. félicitat.). Le doub. gr^e pot. valeur 30 fr. ven. fr. 3 fr. ; le gr^e pot. 2 fr. ; le doub. pot. d'essai, 0 fr. 75. Mand. à M. J. Fosel, chim^e, B^e Filles-du-Calvaire, 20, Paris.

CYCLISTES dans votre intérêt, avant d'acheter une BICYCLETTE au comptant ou à crédit, demandez le Catalogue illustré de la M^o FERNAND CLÉMENT, Levallois-Perret

Envoi franco du TRAITEMENT du D^r JEFSON contre 5 fr. adress. Pharm. MITCHELL, 6, r. Feydeau, Paris-Bourse. Tél. 220-95. Ce médicament est infaillible dans tous les cas d'IRRÉGULARITÉ des ÉPOQUES ou de

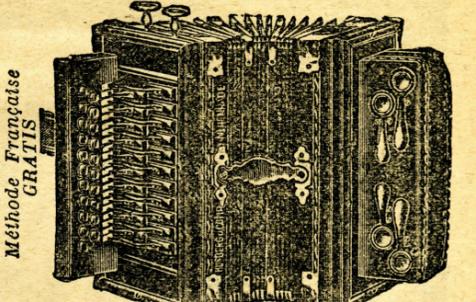
Franco à l'essai. MONTRES "TRIBAUDEAU" et BIJOUX TRIAUDEAU 1^{er} Prix aux Concours de Réglage à l'Observatoire National de Besançon en 1905 et 1906. TRIBAUDEAU, fabricant Principal à BESANCON, livre directement au Public chaque année plus de 500 000 : MONTRES, CHRONOMÈTRES, BIJOUX, PENDULES, ORFÈVRES, RÉPARATIONS. PRIME à tout achat. Franco Tarif illustré.

SAGE-FEMME ET RETARDS Tous retards, irrégularités des époques, etc., guérison immédiate avec recettes de M^{lle} BROUS, sage-femme 1^{re} cl. dipl. Ecole de Ph^o. Notice discrète. A. BROS, 14, rue Ramey, Paris.

PUISSANCE ET AUTORITÉ SUR TOUS INDIVIDUS par le Magnétisme et l'Hypnotisme On obtient obéissance et exécution des ordres de près comme de loin ; guérison sans frais des mauvaises habitudes, des maladies physiques et morales ; gains de procès ; réussite dans les affaires ; supériorité invincible ; amour, mariage, bonheur et richesses. Brochure envoyée gratis. Ecrire à TENDR, 90, rue des Boulets, Paris

ASSURANCE SUR LA VIE Il n'est aucune situation où la mort du chef de famille n'amène avec elle un besoin de fonds immédiat. Un contrat d'assurance, qui a pour effet de créer un capital payable au lendemain du décès de l'assuré, est, en pareil cas, une précieuse ressource. La prime annuelle de cette nature d'assurance est, d'ailleurs, peu élevée. Elle est, pour un capital de 10 000 francs, à 30 ans, de 240 francs ; à 40 ans, de 323 francs ; à 50 ans, de 464 francs. La Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie, 87, rue de Richelieu, à Paris, fondée en 1819, est la plus ancienne du continent européen. (Fonds de garantie entièrement réalisés : 830 millions). Envoi gratuit de notices et tarifs sur demande.

Fabrique d'accordeons les meilleur marché NOUVEAU ! NOUVEAU ! Pour 9 fr. 50 seulement



Méthode Française GRATUITE nous envoyons cet ACCORDEON D'ARTISTE, réputé dans le monde entier ; 21 touches, chaque rang à 2 chevres, 2 registres, 4 basses, soufflets doubles avec coins en acier, son très fort et portant loin. Instrument le plus solide. — Emballage gratuit. Port 1 fr. 25. — Avec jeu de clochettes, 40 cent. en plus. Envoi contre remboursement. Grand catalogue de tous les instruments de musique gratuits et franco sur demande. Ne commandez que chez HUSBERG & C^{ie}, Neuenrade n° 6 (Allemagne)

Télé. conduité p. Tota, Charp., Hangars, Garage Maisons Coloniales, LAITLÉF, 6, CITE CONDORCET, Paris.

MAGIE NOIRE et SORCELLERIE tous les secrets dévoilés. Pacte avec démons ; découverte des trésors ; philtre triomphateur d'amour ; prédiction de l'avenir ; pour gagner aux loteries et au jeu ; pour jeter ou détruire un sort ; pour se rendre invisible ; faire réussir projet de mariage ; tous les secrets des guérisseurs. Dominations des volontés, pouvoir irrésist. assurant réussite et fortune. Env. gratis. Ecr. Grésil, 2, rue Améot, Paris

Demandez le Nouveau et Grand Catalogue général d'Horlogerie Supérieure, de Bijouterie et d'Orfèvrerie à la Fabrique H. SARDA, Besançon (Doubs). TRES GRAND CHOIX POUR CADEAUX ET MARIAGES.

RETARD des ÉPOQUES Notice gratuite sous pli fermé. — Résultat surprenant immédiat. Pharmacie des Produits Orientaux, 5, Rue Saint-Marc, PARIS.

LA PECHETI se fera miraculeuse avec Guide et secrets le tout n° c. mand. de 2.25 adr. à La Moderne, 11, rue Eupatoria, PARIS (20^e)

30 à 50 fr. PAR SEMAINE. — Travail facile, sans apprentissage, chez soi, toute l'année, sur nos Tricotuses perfectionnées. C^{ie} LA GAULOISE PARIS. — 11, Rue Condorcet. — PARIS

CYCLES MERICANT Maison de Confiance 13, Av. des Moulins, PARIS-BILLANCOURT Catalogue franco. PRIX de GROS aux Intermédiaires

LE GÉRANT : G. LASSEUR C. MARTY, imprimeur, 61, rue Lafayette.

Imprimé sur la machine rotative chromo-typo de MARINONI (Encres Lorilleux)



BLANCS CONTRE JAUNES

Rixe entre Américains et Japonais dans un bar de San-Francisco